LE YACHT TRAGIQUE

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 60 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

Le yacht tragique

ROMAN POLICIER INEDIT

par HENRY DE GOLEN

CH252
PP 1693P
4€

CHAPITRE PREMIER

En ce jour de Toussaint, il pleuvait. Marseille était toute grise.

Sur la Canebière s'affairaient des porteurs de couronnes qui descendaient vers le Vieux-Port. Des marchandes basanées les suivaient, chargées de brassées de fleurs. Elles allaient fleurir l'embarcadère du quai des Belges.

Le jour de la Toussaint, et le jour des Morts, c'est une tradition à Marseille que, ces matins-là, le kiosque se transforme en chapelle mortuaire, et qu'on s'y rende en pèlerinage ainsi qu'au cimetière.

Malgré la bruine, malgré la grisaille du temps, Marseille, étagée en amphithéâtre, conservait cet air de félicité qui surprend et séduit.

Mêlé à la foule, et stationnant devant l'embarcadère, un homme d'une trentaine d'années, grand, fort, à la carrure solide, aux cheveux d'un noir de jais, aux yeux perçants, au visage rude et basané décelant un masque romain très accentué, regardait défiler les porteurs de couronnes vers le Vieux-Port.

Un chrysanthème s'étant détaché d'une couronne, il le ramassa, et, d'un geste preste, le repiqua pieusement à sa place.

Ceux qui observèrent son geste, ne purent s'empêcher de penser que cet homme avait une âme

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

d'une rare délicatesse, et des sentiments mystiques.

Lorsque le défilé fut terminé, l'homme au masque romain s'en alla flâner sur le Vieux-Port.

Il était revêtu d'un ample caoutchouc noir, semblable au suroît des marins, qui le mettait hors d'état de craindre toutes les intempéries. Du reste, la pluie cessait petit à petit; quelques gouttes encore tombaient. Mais, dans peu d'instants, la bruine qui persévérait aurait complètement disparu.

L'homme, en flânant le long des quais encombrés, se dirigea vers leur extrême limite, non loin des bassins de radoub où de vieux bâtiments endommagés exhibent leurs tôles à vif.

Il y avait là un paquebot qui allait partir.

Les grues crissaient, les sirènes retentissaient, des chaînes grinçaient.

Une cloche sonna; la passerelle fut relevée. Le paquebot avait levé l'ancre. Il glissait lentement le long du quai, comme s'il quittait Marseille avec remords. Les marins de l'avant lançaient des coups de sifflet. Des appels, des cris retentissaient. Et les passagers, penchés à la rambarde, agitaient frénétiquement leurs mouchoirs.

L'homme regardait avec une certaine indifférence un spectacle auquel il devait être accoutumé de longue date. Le navire commençait à tanguer, quittait la rade, atteignait définitivement le large. Bientôt il ne fut plus qu'un point noir sur l'immensité de la mer. Alors, l'homme ne s'occupa plus du paquebot. Il jeta un regard circulaire autour de lui, considéra la jetée grise de la Joliette avec les fines mâtures des vaisseaux ancrés dans le port; puis, derrière les façades, au milieu des massifs d'arbres, la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde érigée sur une hauteur, dressée toute blanche en plein ciel.

En ce jour de Toussaint, sur ce coin lointain du Vieux-Port, il n'y avait personne. Les porteurs de bagages, les mariniers s'étaient dispersés depuis que le paquebot avait gagné le large. Et l'homme au caoutchouc noir arpentait nonchalamment le quai, tout seul. Il avait l'air d'un promeneur tranquille, ne

sachant que faire de son temps, et déambulant à l'aventure.

Lorsqu'il fut parvenu au bout du môle, il fit demi-tour et revint lentement sur ses pas, tout en ne cessant de considérer la mer.

Cet homme épiait-il?...

Quelque chose l'intriguait-il?...

En tout cas, il semblait préoccupé, et très absorbé par la contemplation des navires amarrés à quai. C'est ainsi que, tout en flânant, il parvint non loin du pavillon de la *Société Nautique* qui fait face à la place Victor-Gelu.

Là, était amarré un petit yacht, un côtre à moteur auxiliaire, dont la coque blanche portait, à la bande, en lettre d'or, le nom : « DIANA ».

L'homme au caoutchouc noir quitta le môle, fit quelques pas sur le quai du Vieux-Port, et se dissimula sous le porche d'une vieille maison. Mais ses yeux perçants ne perdaient pas de vue le côtre baptisé *Diana*.

— Est-ce qu'ils ne vont pas quitter leur bateau pour aller déjeuner en ville? maugréa-t-il.

Comme pour répondre à son désir, un couple, surgi des cabines du yacht, parut sur le pont du *Diana*. L'homme pouvait avoir trente-cinq ans. Il avait les traits réguliers et fins, une silhouette très racée mais solide d'homme pratiquant beaucoup les sports. Tandis qu'il arpentait le pont de son yacht, il aperçut un gros paquet de cordages qui gênaient sa marche, s'en saisit d'une seule main, et, d'un geste précis et sûr le jeta plus loin, sans aucun effort apparent.

L'homme au caoutchouc noir, dissimulé sous le porche, ne put se retenir de grommeler.

— Bigre! il est costaud, le frère. Ça va compliquer les choses!...

Cependant, sans se douter de la surveillance dont il était l'objet à distance, le yachtman s'empressait auprès de sa compagne, une jeune femme d'une vingtaine d'années, toute blonde, toute rieuse, au visage très pur à l'ovale un peu allongé, à la chair

délicate et laiteuse. Ni trop grande, ni trop petite, elle était sculpturalement bien faite. Elle avait des yeux étranges, d'un bleu d'azur langoureux que la tendresse pâlissait, et dont l'iris irradiait d'un éclat voluptueux. Les cheveux qui crêtaient son front étaient d'un blond doré, si chaud, si lumineux, si éclatant, qu'il éblouissait.

C'était une femme faite pour provoquer les passions les plus folles. Et tout, dans l'attitude de son compagnon, décelait que celui-ci éprouvait pour elle un amour extravagant.

L'homme qui épiait sous le porche, ne put se retenir de murmurer :

— *Santa Madona!* qu'elle est belle!... C'est la première fois que je puis la voir de face, et à loisir!... *Corpo de Christo!* quelle belle fille!... Dommage que!...

La jolie femme avait enjoint à son compagnon de tenir ouvert son sac à main, orné d'une glace, à hauteur de son visage. Tout en se mirant, elle essayait de faire tenir en équilibre sur sa toison de cheveux naturellement ondulés et bouclés, une casquette marine.

Ce n'était pas chose aisée. Après bien des efforts, elle y parvint cependant, reprit son sac des mains de son compagnon qu'elle gratifia d'un sourire, et lui dit :

— Je suis prête. Alors, on embarque?

— C'est bien décidé, Diana, malgré le mauvais temps, nous allons manger la bouillabaisse chez Pascal?

— Bien sûr, puisque je ne me suis habillée que pour cela!... Sinon, je serais restée au lit.

— On aurait sans doute mieux fait. La pluie a cessé. Mais je crains fort qu'elle ne reprenne sous peu.

— Bah, nous avons nos caoutchouc de *yachtmen!*... Et il n'y a pas si loin de chez Pascal au Vieux-Port pour que nous risquions d'être noyés dans les rues de Marseille!... C'est curieux, mon cher Henry, après

m'avoir proposé vous-même hier cette escapade, on dirait que vous la regrettez maintenant?

— C'est que j'aime tant mon cotre, notre vie intime et recluse à son bord, loin des regards indiscrets, loin du monde, loin des bruits et des trépidations de la vie moderne, que, chaque fois que je le quitte pour gagner la terre, ce n'est jamais sans un regret et un serrement de cœur.

— Poète! rit la jeune femme en mettant un baiser sur les lèvres de son amant. Depuis quinze jours que le yacht est amarré ici, nous ne l'avons quitté ni jour, ni nuit.

— Ne sommes-nous pas bien tous deux seuls, à son bord; sans capitaine, sans marins, sans importuns qui nous épient, et soient en tiers dans notre amour?

— Mais si, chéri; et la preuve que j'aime aussi cet isolement, c'est que je vous aide, en mer, à tous les travaux des marins. Je sais larguer une voile, et tenir un gouvernail, aussi bien que préparer la cuisine du bord. Mais aujourd'hui, jour de Toussaint, campo!... Je veux manger la bouillabaisse promise chez Pascal, boire des vins capiteux qui me réchauffe de toute cette grisaille environnante. Brr... qu'il fait pénétrant et humide!... Un vrai temps de Jour des Morts!... Nous, les vivants, allons rire un peu, bien manger et bien boire!... Vive la vie!...

Elle avait tapé du pied le pont du yacht, comme pour ponctuer son hymne à la vie et au bonheur. Et elle décelait tant de joliesse, tant de chaleur, tant de sève vitale, que le jeune yachtman ne put se retenir de l'enlacer, de l'attirer tout contre lui, et de l'embrasser passionnément.

— Comme tu es belle, Diana, et comme je t'aime! balbutia-t-il.

Elle se dégagea rapidement, réassujettit sa casquette marine sur sa toison blonde, et dit en riant :

— Eh là, eh là, monsieur mon amant, un peu de retenue et de décence, je vous prie!... Sans compter que vous avez failli faire choir ma casquette que j'ai eu tant de mal à faire tenir en équilibre!... Et

pourquoi cela, je vous en prie?... Pour me dire que je suis belle?... Il y a longtemps que je le sais!... Et pour me dire que vous m'aimez?... Mais j'en suis sûre!... Et je voudrais bien voir qu'il n'en soit pas ainsi!... Tout ça c'est du temps perdu à dire des lieux communs!... Je meurs de faim, moi!... En voiture!...

Ce disant, alerte et mutine, la jeune femme se dirigea vers une courte échelle qui étageait ses gradins au-dessus d'une barque peinte en blanc comme le côtre, descendit sans aide l'escalier, et sauta dans la barque avec désinvolture. Son compagnon l'y rejoignit aussitôt, détacha la corde qui liait l'embarcation au yacht, saisit les rames, et dirigea avec sûreté et rapidité l'esquif vers un des escaliers du Vieux-Port le plus proche du restaurant Pascal, où ils avaient résolu d'aller déjeuner.

Tandis que le jeune couple de yachtmen accomplissait, en barque, ce court trajet, l'homme au caoutchouc noir avait rapidement quitté le porche vétuste sous lequel il se dissimulait, et marché sur le quai du Vieux-Port en direction de l'escalier auprès duquel il était visible que la barque allait débarquer ses occupants.

L'homme atteignit cet endroit, au moment précis où le couple, ayant gravi l'escalier, et amarré la barque à un anneau de fer du môle, mettait le pied sur le quai.

Il y avait là quelques marins; une certaine animation. L'homme n'eut donc aucune peine à se dissimuler parmi les passants. Et il eut la chance d'arriver à point pour entendre quelques phrases qui semblèrent l'intéresser étrangement.

— En somme, chéri, disait la jeune femme à son amant, nous ne sommes plus pour bien longtemps à Marseille?... J'ai horreur de cette ville, tu sais!...

— Huit jours au plus. Les réparations au moteur du cotre seront certainement terminées d'ici cinq à six jours. Le temps d'essayer le moteur, de se rendre compte que tout va bien, d'appareiller, et nous aurons quitté Marseille.

— Tant mieux!... Nous irons toujours aux îles Baléares?... Tu n'as pas changé de projet?

— Non. A moins que tu préfères retourner à Porquerolles et sur la Côte d'Azur?

— Pas du tout!... Va, pour les Baléares cette fois-ci!... Le prochain voyage, nous le ferons tous deux en Corse et en Sardaigne. Il paraît que ces deux îles sont splendidement sauvages! Le lieu rêvé pour des amoureux sauvages comme nous!...

— Entendu.

— Ah! voici le restaurant!... On va bien manger et bien boire, hein, mon chéri?... Je suis un peu folle aujourd'hui!...

— Toujours; tu devrais dire.

— Pan!... Ça, c'est envoyé!... Garnement, va!...

Et, insouciant, rieur, amoureux, le couple charmant franchit le seuil du restaurant Pascal, et disparut aux regards de l'homme qui les épiait.

Celui-ci, dès qu'il ne les vit plus, ne s'attarda pas davantage sur les quais du Vieux-Port. Négligeant le restaurant Pascal, il fit demi-tour, et, d'un pas rapide, se dirigea à travers les vieilles ruelles désertes, vers un petit café-restaurant peint en jaune ocre, et dont les affiches extérieures annonçaient les repas à cinq francs, vin compris.

Avant d'y pénétrer, en vieil habitué, l'homme au caoutchouc noir murmura :

— En somme, le hasard m'a servi. Je sais ce que je voulais savoir. Le moteur va être réparé. Ils ne sont plus que pour cinq ou six jours ici. Avant six jours, il aura fallu agir! Il n'y a plus à hésiter!... Il n'y a plus de temps à perdre!...

CHAPITRE II

Le propriétaire du yacht *Diana* se nommait Henry de Sarlys. Il était âgé de trente-deux ans, était né en Suisse, mais était de nationalité française.

Possesseur d'une très grosse fortune qui lui venait

de ses parents décédés, il ne pratiquait aucune autre profession que celle de *yachtman;* si c'en est une. C'était un enthousiaste du *yachting,* un adorateur de la mer et de l'aventure en mer. Et il aurait été tout à faire un émule d'Alain Gerbault, le voyageur marin solitaire, si, dans ses pèlerinages sur les océans de tous les méridiens, il ne fût toujours accompagné par sa maîtresse, de sept années plus jeune que lui, dont le nom était Diane Avril.

Le cotre à moteur auxiliaire qui les hébergeait toute l'année était baptisé *Diana,* du prénom légèrement déformé de la jeune femme, de nationalité française comme M. de Sarlys, mais née, elle, à Bordeaux. La jolie femme, comme son amant, était une fervente du *yachting* qu'elle s'était prise à aimer dès qu'elle eût connu M. de Sarlys.

Le hasard, qui fait parfois bien les choses, avait fait se rencontrer à Cannes, il y avait déjà six ans révolus, ce Génevois et cette Bordelaise. Tout de suite, ils s'étaient plu, se l'étaient avoué, se l'étaient prouvé, et, depuis, ils vivaient ensemble sur le yacht du jeune homme, habitant jour et nuit l'embarcation flottante, naviguant sans équipage, tous deux seuls, au gré de leurs fantaisies et de leurs impulsions, touchant terre rarement, et pour de courts délais.

Cet homme et cette jolie femme s'adoraient. Ils n'avaient songé, ni l'un ni l'autre, à régulariser leur union, se plaisant ainsi, se disant qu'ils avaient tout le temps de le faire dans l'avenir.

Aussi peu mondains que possible l'un et l'autre, ils vivaient en isolés et en sauvages dans leur bateau, qu'ils ne quittaient jamais la nuit.

M. de Sarlys, tout récemment, était venu de Porquerolles à Marseille à bord de son cotre, alors qu'il se disposait à partir vers les côtes d'Espagne, pour faire procéder à diverses réparations urgentes au moteur du *Diana.*

Il y avait quinze jours déjà que duraient ces réparations, et, durant ces quinze jours, le couple n'avait pas quitté le bateau, ni de jour, ni de nuit.

Aussi n'était-il pas extraordinaire que l'embarca-

tion et ses occupants eussent intrigué, non seulement les marins du Vieux-Port, mais aussi des promeneurs curieux.

Parmi ceux-ci, il y avait le mystérieux homme au caoutchouc noir qui avait surveillé le couple toute la matinée, qui avait surpris des bribes de leur conversation, et qui, à l'insu des jeunes gens, les avait pris tous deux en espionnage depuis plus de huit jours déjà.

Cet homme, un Italien, intrigué de ne voir ni capitaine, ni matelots, à bord du *Diana*, avait surveillé le côtre depuis une huitaine de jours, et constaté avec stupéfaction que l'équipage et la domesticité du yacht étaient uniquement composés de MM. de Sarlys et sa jolie compagne.

Immédiatement, l'idée d'un mauvais coup à tenter et à réaliser, était venue à la pensée de l'Italien qui se trouvait actuellement dans une situation fort précaire sur le pavé de Marseille.

L'homme qui avait regardé défiler les porteurs de couronnes, et qui avait déambulé sur le Vieux-Port durant toute la matinée était un nommé Léonardo di Saro, âgé de trente et un ans, né à Naples, commandant au long cours de la Marine italienne, marié à Naples, et père de trois enfants.

Comment cet homme jeune, solide, et qui avait une profession honorable et lucrative, se trouvait-il à Marseille, gîtant dans des bouges, mangeant dans des restaurants de dernier ordre, presque sans argent, presque réduit à la misère et à l'asile de nuit?

C'est que le capitaine au long cours de la Marine italienne était un déserteur! Il y avait un mois en effet, qu'il avait clandestinement franchi la frontière à Vintimille, pour échapper à un ordre de mobilisation du gouvernement italien, qui lui enjoignait de parir pour le front d'Ethiopie. Si Léonardo di Saro aimait bien naviguer, il avait horreur des batailles. Et la perspective de partir pour l'Abyssinie ne lui avait aucunement souri.

C'était un pacifiste convaincu. Il redoutait aussi bien le climat de l'Ethiopie, ses fièvres paludéennes,

ses pluies diluviennes, que les balles dum-dum de ses guerriers. Et les rumeurs qui circulaient sur la férocité des Ethiopiens, les traitements barbares qu'ils faisaient subir à leurs prisonniers, suffisaient à Léonardo di Saro pour ne pas désirer du tout lier connaissance avec de pareils sauvages!...

Hors cela, il courait le risque d'être tué, ce qui était très désobligeant. Hors cela, il savait qu'on ne badinait pas avec le *Duce*, et que, s'il ne répondait pas à son ordre de mobilisation, il serait aussitôt arrêté, et envoyé aux îles Lipari; sinon pire.

Cruel dilemme!.. Fâcheuse alternative!...

Malgré les supplications de sa femme, Léonardo di Saro s'était décidé à déserter il y avait un mois.

Il avait réussi à franchir sans encombre la frontière, à gagner la Côte d'Azur, et puis Marseille, où il avait tenté de trouver de l'embauche dans le port. Peine perdue!...

En ces temps de crise mondiale économique et de chômage, tous les pays favorisent leurs nationaux pour leur procurer du travail. En vain l'Italien avait-il excipé de ses connaissances spécialisées en matière maritime, il n'avait pu trouver aucun emploi au Vieux-Port, ni ailleurs. Les économies qu'il avait emportées d'Italie fondaient comme neige au soleil. Il voyait arriver le moment prochain où il n'aurait plus d'argent du tout, où il serait réduit à aller coucher à l'asile de nuit, et manger aux foyers de l'Armée du Salut. A mesure son angoisse grandissait!...

Il avait, il y avait quelques jours, écrit à sa femme à Naples pour lui donner de ses nouvelles, et lui demander de lui adresser quelque argent tous les mois pour lui permettre d'attendre d'avoir trouvé un emploi ou du travail. Mais il n'avait pas encore reçu de réponse de sa femme, pas fortunée, et qui avait maintenant à son unique charge leurs trois petits enfants.

Lui enverrait-elle quelque argent?... Peut-être!... Mais, en tout cas, peu de chose, et qui ne lui permettrait pas de payer son hôtel. ni ses repas, même frugaux.

Et puis, la lettre qu'il lui avait adressée lui était-elle parvenue?... N'avait-elle pas été interceptée?... La censure du *Duce* est terrible!... Léonardo di Saro se rendait un compte très exact de sa situation qui tendait, à mesure que passaient les jours, à devenir de plus en plus critique.

Pour avoir voulu ne pas se battre, pour avoir tenu à sa peau, pour avoir été un lâche, il s'était mis dans une situation inextricable!... Déserteur, il ne pouvait plus songer à rentrer en Italie, où il serait immédiatement fusillé. Etranger, il ne pouvait espérer trouver du travail en France, où le chômage était intense, principalement à Marseille. Il avait perdu sa situation, sa solde, son foyer, ses enfants, tout ce qui le faisait tenir à l'existence; et maintenant, il n'était plus qu'une misérable épave sur le pavé marseillais.

Cet homme était trop intelligent pour ne pas se rendre un compte exact de sa situation tragique qui, bientôt, serait désespérée.

Tandis que, des heures durant, il rôdait comme une bête mauvaise acculée et traquée, sur le Vieux-Port et dans les ruelles lépreuses qui y débouchent, il avait aperçu et remarqué le cotre *Diana*. Son œil de marin avait tout de suite constaté que ce yacht ne possédait aucun équipage. Et l'idée, d'abord confuse, puis plus précise et plus clarifiée à mesure, qu'il y aurait peut-être pour lui un coup à tenter en s'emparant de ce yacht, s'était imposée à lui. Voilà pourquoi il surveillait le bateau et ses occupants depuis plusieurs jours; voilà pourquoi il tentait de savoir tout ce qui pourrait faciliter ses desseins...

Par un de ses compatriotes qui travaillait à la réparation du moteur du *Diana*, Léonardo di Saro avait appris, la veille, que les réparations étaient fort avancées. Et les propos qu'il venait de surprendre au débarquement du couple sur le Vieux-Port venaient de lui confirmer que dans six jours, le yacht serait en état de reprendre la mer, et de voguer Dieu sait vers quelles rives!...

C'était donc avant six jours révolus qu'l'ex-commandant au long cours devait s'emparer du cotre,

réduire à merci ses deux occupants, appareiller, quitter Marseille, et s'en aller chercher fortune en Espagne par exemple.

Comment s'emparer du yacht? Léonardo di Saro ne le savait pas au juste! Comment réduire à merci le couple des deux amants? Léonardo n'avait encore que des projets nébuleux à cet égard!...

Mais l'idée fixe s'était implantée dans son cerveau que, s'il pouvait s'emparer du cotre et fuir Marseille, il pourrait rétablir sa situation, se refaire une vie.

Il y avait certainement sur le yacht *Diana* un coffre-fort copieusement garni de billets de banque!... Des gens qui voyagent toute l'année sur un bateau, et touchent rarement terre, sont forcés d'avoir des réserves d'argent sur eux, et sur leur esquif.

Donc, là, et pour un homme acculé comme lui, il y avait une première et immédiate ressource!... Il y en avait une seconde, lorsqu'à bord du cotre, il aurait gagné l'Espagne, c'était celle de vendre le bateau, même à vil prix. Il en tirerait bien, tout de même, une vingtaine de mille pesetas. Et avec vingt mille pesetas, il serait un homme riche, pourrait prendre un petit commerce, se refaire une vie, appeler quelque jour sa femme et ses enfants auprès de lui, là où il serait.

CHAPITRE III

Cette ruelle marseillaise, où se trouvait le petit café-restaurant peint en ocre devant lequel s'était arrêté Léonardo di Saro, était une ruelle étroite et tortueuse, bordée de hautes maisons. De nuit, elle devait être sinistre, vaguement éclairée par la lueur terne de vieux réverbères, presque sans clarté, presque sans vie.

Les portes des bâtisses n'étaient pas numérotées. Aux étages, chaque fenêtre close faisait un trou noir. Des linges de corps, des draps pendaient devant les

fenêtres, selon la coutume provençale. Dissimulées sous des auvents, des filles, déjà, racolaient. L'une d'elles interpella l'Italien, eut un rire canaille et prometteur.

Sans lui répondre, l'ex-commandant au long cours haussa les épaules, poussa la porte du petit café, et y pénétra. Dans la salle exiguë, déjà emplie de la fumée des cigarettes et de celle des grillades préparées dans une petite cuisine contiguë, il y avait foule.

... Clientèle hétéroclite s'il en fût!... Il y avait là des ouvriers du port, des retraités de la marine, de modestes employés, quelques filles, et divers individus à la mine plutôt rébarbative, aux vêtements plus ou moins usagés, aux talons plus ou moins éculés, et dont la profession était difficile à définir.

Léonardo di Saro ne s'attarda pas à la contemplation de la salle, ni de sa clientèle qu'il devait connaître du reste. Debout dans l'allée centrale, il cherchait des yeux quelqu'un.

La servante, une grande fille brune, anguleuse, plate comme une limande, avec un nez en pied de marmite et des yeux minuscules, faillit le heurter avec une pile de plats qu'elle portait en équilibre, tout en trempant congrûment ses doigts rouges dans la sauce d'un bœuf-tomate.

— Gare là-dessous! cria-t-elle. Enlevez-vous du passage!...

Léonardo di Saro recula, et faillit heurter le chapeau d'une petite ouvrière qui mangeait derrière lui.

Ses yeux perçants avaient beau fureter tout au fond de la salle, ils ne parvenaient pas à découvrir la personne désirée.

— Vous cherchez Monsieur Pierre? cria encore la servante, tandis qu'elle distribuait alentour les « portions » à ses clients; il n'est pas encore arrivé ce matin!...

— Est-ce qu'il viendra? interrogea l'Italien.

— Il a dîné, ici, hier au soir. Il n'a pas dit qu'il ne viendrait pas ce matin. Du reste, sa place est retenue, là-bas; tout au fond de la salle!...

Tout au fond de la salle, en effet, il y avait une table de quatre places qui était inoccupée, et devant laquelle étaient penchées des chaises pour marquer que les places étaient retenues.

Une table d'habitués de tous les repas, sans doute, car sur chacune des assiettes figuraient des serviettes encastrées de ronds numérotés.

— Je vais toujours m'asseoir à la table là-bas, en l'attendant, dit Léonardo.

— C'est cela!... Et enlevez-vous du passage, bon Dieu!...

Léonardo di Saro se hâta de libérer le passage central, et de rendre plus aisée la circulation de la servante irascible et affairée, gagna la table du fond, déplaça une chaise, et s'assit sans enlever son caoutchouc noir.

— Vous ne déjeunez pas? s'inquiéta la patronne qui, dans la cuisine contiguë, préparait, elle-même, les repas pour tous ses clients.

— Si, sans doute, répondit l'Italien! mais il faut absolument que je voie Monsieur Pierre. Et, s'il ne déjeune pas ici, je passerai d'abord voir à son domicile.

— Oh! il va sûrement venir, le pitchoun!... Il a dû encore se coucher tard!... Il n'est pas encore réveillé, le coquin!...

On sentait dans la voix de la patronne du petit restaurant une espèce de tendresse pour l'être appelé Monsieur Pierre, et qui devait figurer un client gâté de la maison.

Léonardo di Saro ne releva pas le propos, attendit, s'absorba dans ses pensées, et la lecture d'un journal.

Chaque fois que la porte s'ouvrait et se refermait, il levait la tête. Et chaque fois, il avait une déception. La personne attendue s'obstinait à ne pas paraître. L'ex-officier au long cours consulta sa montre, et eut un geste de contrariété. Il se leva brusquement, et dit à la patronne :

— Je vais aller voir jusque chez lui.

Au même moment, celle-ci s'exclama :

— Pas la peine!... Té, précisément, le voilà, le petit Pierrot!... Hé, Pierrot, dépêche, pitchoun, on se morfond après toi, ici, donc!...

La personne interpellée était un adolescent d'une vingtaine d'années, grand, dégingandé, blond avec des cheveux ondulés, une figure agréable et régulière, des attaches fines, de jolies dents, et un teint pâle, un peu terreux, comme est le teint des êtres qui passent des nuits blanches. Il était séduisant et inquiétant tout à la fois. Tout en lui respirait le vice et les bas instincts.

D'une démarche chaloupée, il vint à la table où était assis Léonardo di Saro, et lui serra la main, sans mot dire. Après quoi, il passa dans la cuisine contiguë, pinça les hanches de la patronne, lui plaqua un baiser dans le cou, ce qui fit glousser et se pâmer l'hôtesse.

— Ah! le coquin; où as-tu encore été vadrouiller cette nuit, canaille?

— Un peu partout; répondit-il d'une voix grasseyante à l'accent faubourien de Montmartre, même que j'ai fini par échouer à deux heures du matin dans un café du port, pas bien loin d'ici, où l'on a trouvé moyen d'organiser un petit poker, des copains et moi... On a eu la veine de tomber sur une vieille noix qu'avait la prétention de connaître le poker... Bref, on l'a eu de dix livres, dont cinq pour mézigue. C'est toujours cela!...

Il tira un portefeuille de sa poche et montra précautionneusement à la patronne un billet de cent francs.

— Ça, c'est du beau travail; opina-t-elle. Alors, tu offres l'apéritif, Pierrot?

— Et toi?

— J'offrirai la seconde tournée.

— Gi, alors, ça colle!...

Il quitta la cuisine, enleva son chapeau qu'il accrocha négligemment à une patère, déplaça une chaise devant la table, et vint s'assoir à côté de l'Italien.

— Vous n'avez pas déjeuné encore? interrogea-t-il.

— Non; je vous attendais.

— Du nouveau?

— Oui, il faut que nous causions.

— Pas ici, surtout!... Je vous emmènerai tout à l'heure ailleurs, là où il y a moins d'oreilles indiscrètes.

— Bien. Alors, je vais déjeuner.

— Vous avez de l'argent?

— Oui, encore un peu.

— Eh bien, gardez-le. Je vous offre l'apéritif et le déjeuner. J'ai gagné hier au soir au poker!... A charge de revanche?..

— A charge de revanche.

Léonardo di Saro se débarrassa de son ample caoutchouc noir, trinqua avec la patronne et le jeune homme, absorba deux tournées d'apéritifs, et se mit en devoir, peu après, de déjeuner. Il avait une faim canine, et absorbait voracement tous les plats du menu à prix fixe.

Par contre, Pierre touchait à peine aux mets, disait qu'il n'avait pas faim. Ce jeune homme de vingt ans, originaire de Paris, était le type accompli du jeune dévoyé de Montmartre. Il avait fait tous les métiers. A dix-huit ans, il avait fui le domicile paternel, et ses parents — des artisans — ne s'étaient plus préoccupés de ce qu'il pouvait devenir. Alors, il avait vécu de toutes sortes de combinaisons plus équivoques les unes que les autres. Il avait pris des paris aux courses dans les cafés, fait le trafic de la « coco » dans les grands bars, servi de rabatteur de cercles, vécu de filles, vécu du poker où il savait remarquablement tricher.

Doué d'un cynisme déconcertant, et avec cela, séduisant dans le vice qui émanait de lui, Pierre Ellebelle arrivait, malgré ses goûts dispendieux, à se défendre dans la vie. Il trouvait toujours une hôtesse complaisante pour lui offrir la table; et d'autres aimables personnes pour l'héberger.

Il n'était à Marseille que depuis un peu plus d'un mois. Sur un coup de tête, il avait fui Paris où il devait passer devant le conseil de révision pour s'entendre déclarer: apte au service militaire armé.

De tout temps, il s'était mis dans la tête de ne pas accomplir de service militaire. C'était un objecteur de conscience. Ne s'étant pas présenté comme conscrit devant le conseil de révision, et craignant que la police ne l'inquiétât et ne le recherchât à Montmartre et à Paris, Pierre Ellebelle avait fui la capitale, et s'était réfugié à Marseille où, comme à Paris, il vivait des femmes, du poker, du trafic des drogues, des paris aux courses.

Le hasard de déjeuners pris en commun dans le petit restaurant de cette ruelle équivoque de Marseille, avait fait se lier de connaissance l'Italien déserteur, et le Parisien réfractaire au service militaire, échanger tous deux des confidences, et envisager comment ils pourraient s'entr'aider, tâcher de surmonter le destin contraire, de tenter un gros coup qui rapporterait, sinon la richesse, du moins l'aisance pour quelque temps. C'est ainsi que l'idée de s'emparer du yacht *Diana* était venue à la pensée de Léonardo di Saro, qu'il en avait fait part à Pierre Ellebelle, et qu'il lui avait demandé de l'aider dans son audacieuse tentative qu'il ne pouvait songer à accomplir tout seul.

L'adolescent dévoyé, et somme toute impécunieux, avait tout de suite accepté, en principe. Comme l'Italien il pensait qu'il devait y avoir, à bord du cotre, d'importantes sommes d'argent liquide, suffisantes pour vivre quelque temps à l'abri de tout besoin, et pour leur permettre, en association, de fonder un commerce de bar en Espagne.

Avec un bar bien placé et bien achalandé, toutes les combinaisons sont permises, et toutes les affaires possibles!... Et, en ce qui concernait les affaires équivoques, en marge du commerce régulier, Pierre Ellebelle avait un flair extraordinaire, et une expérience acquise qui pouvait servir dans n'importe quel pays.

Il se rendait compte que la situation de l'ex-commandant au long cours était plus mauvaise que la sienne. Mais le projet de s'emparer d'un yacht pour quitter la France sans passeports avait été conçu

par lui d'une part; et, d'autre part le jeune homme avait besoin du marin pour conduire le bateau là où ils conviendraient, d'accord, de se rendre.

Les deux hommes, pourtant si différents de tempéraments et de mœurs, étaient maintenant deux associés consentants dans le rapt, la piraterie, et, éventuellement dans le crime!... Car ils ne pouvaient se dissimuler que s'ils ne surprenaient pas les occupants du yacht, en plein sommeil, il pourrait y avoir lutte, et que le sang pourrait couler.

CHAPITRE IV

Leur repas terminé, les deux hommes se levèrent de table, et Pierre Ellebelle voulut payer leur addition. Mais, comme pour ce faire, il se mettait en devoir de changer son billet de cent francs, l'aimable patronne du café s'y opposa, et dit à la servante:

— C'est pour moi les deux repas de ces messieurs. Mais tu viendras dîner ce soir, pas Pierrot?

— Bien sûr.

Tandis que l'Italien revêtait son caoutchouc, le jeune homme passa dans la cuisine, aguicha et embrassa la patronne qui poussait de petits cris pâmés.

— Elle est chipée pour moi, dit simplement Pierre, en refermant la porte du café ocre. Nous avons déjeuné à l'œil!... C'est toujours cela!...

— Profitez-en tant que vous pouvez, répondit Léonardo. Avec les femmes, on ne saurait être trop rosse!... Regardez la mienne qui me laisse sans nouvelles!...

— Dites donc, mon vieux, c'est pas pour me parler de vos malheurs conjugaux et autres que vous êtes venu me chercher, hein? Causons peu, mais causons bien. Qu'est-ce qu'il y a de neuf?

— Il y a que le yacht que vous savez, appareillera au plus tard dans huit jours. Les réparations seront terminées d'ici cinq jours environ. Si vous êtes tou-

jours décidé à tenter le coup avec moi, il faudrait agir dans cinq ou six jours au plus.

— Je suis toujours décidé. Mais comment avez-vous appris tout cela?...

— Par une conversation que j'ai surprise entre l'homme et la femme qui habitent le yacht, et qui sont, en ce moment en train de déjeuner chez Pascal.

Les deux hommes, en devisant, déambulaient le long des quais du Vieux-Port.

— Oui, reprit Léonardo di Saro, le couple est toujours en train de déjeuner chez Pascal. Voyez, Pierre, la barque du yacht est encore amarrée là, à cet anneau.

— Gy... Dites donc, pendant qu'ils bouffent, ce serait le moment de s'emparer du cotre sans risques, et de mettre les voiles?...

— Vous oubliez que le moteur est en réparation.

— Sapristi, c'est vrai!... Rien que cela seulement!... Dites donc, Léonardo, si qu'on allait un peu le reluquer de près ce yacht, et repérer un peu l'endroit. Y a pas grand monde, en ce moment sur le port.

— Allons-y.

Tout en discutant l'Italien et le Parisien arrivèrent bientôt à l'endroit où était amarré le cotre *Diana*.

— Rien de plus simple pour monter sur le yacht, expliqua l'ex-commandant au long cours. Nous descendons l'escalier de pierre du quai, nous sautons dans la barque, nous gravissons l'échelle du yacht, nous courons sur le pont, et nous arrivons aux cabines. Il n'y en a que deux. Pas moyen de se tromper. Du reste, il y a des chances que nous trouvions l'homme et la femme couchés dans la même cabine.

— Il n'y a pas de chiens sur ce bateau?

— Depuis que j'épie, je n'en ai jamais vu un; ni petit, ni grand. S'il y en avait je l'aurais vu. Un chien, ça aime à courir sur le pont, ça ne reste pas éternellement enfermé en bas.

— Bon, admettons qu'il n'y ait pas de chien qui

puisse donner l'alarme. Donc, nous voilà arrivés à la cabine où sont « pieutés » l'homme et la femme. Qu'est-ce que nous faisons alors?

— Nous enfonçons la porte, nous leur jetons du poivre dans les yeux, et nous les ligotons. Je me charge de l'homme, quoi qu'il m'ait paru fort costaud. Vous vous chargez de la femme.

— Gy... Tout réussit bien. Une fois ligotés, qu'est-ce qu'on en fait de l'homme et de la femme?

— On les garde prisonniers à fond de cale. Nous prenons l'argent que nous trouvons. J'appareille. Et nous voguons vers les îles Baléares. Là nous serons, vous et moi, en sûreté.

Pierre Ellebelle hochait la tête. Il dit :

— Tout ça c'est très gentil. C'est même parfait, car tout se passe pour le mieux dans le scénario que vous avez conçu. Mais s'il y a du pétard?... S'il y a des cris? S'il y a des appels du couple?... Qu'est-ce que nous faisons?

— Dame, nous aurons des couteaux à cran d'arrêt et des revolvers. Nous nous en servons.

— Bref, nous tuons

— S'il le faut.

— Et, qu'est-ce qu'on fait des cadavres?

— Dès que nous aurons pris le large, et que nous serons assez loin de Marseille, nous jetterons les cadavres à la mer.

— Bon... Ah zut, voilà qu'il recommence à pleuvoir!... Et je n'ai pas de caoutchouc moi!... Dites donc, mon vieux, si on allait continuer cette petite conversation dans un café que je connais par là, un café de tout repos, où j'ai pris cent balles à la vieille noix d'hier au soir. J'ai rancart encore.

— Si vous voulez.

— C'est moi qui paye!... Parce que, vous savez votre projet me semble assez bien conçu, à condition que tout se passe bien!... Mais il peut y avoir des anicroches.

— Evidemment.

— Alors, il me semble que nous devrions nous adjoindre un troisième copain, qui ferait le guet tan-

dis que nous opérerions. Je connais un brave type, un Parisien nommé Pitrad, qu'est dans la mouise, et qui, moyennant 500 francs, ne demandera pas mieux que de nous rendre le service de faire le guet. Et il est sûr, et discret.

— Parfait... Ça vaut mieux en effet.

— Bon, vu!... Mais il y a autre chose qui me chiffonne dans votre projet, mon vieux!...

— Quoi donc?

— C'est quand vous me dites, dans l'hypothèse la meilleure : nous faisons prisonnier le couple, nous le mettons à fond de cale, et nous débarquons aux Baléares. Va pour les Baléares, puisque vous connaissez le patelin; et que vous prétendez que c'est un pays de cocagne!... Mais une fois que nous sommes débarqués aux Baléares, qu'est-ce que nous en faisons du yacht?

— Eh bien, nous le vendons au meilleur prix possible.

— Avec ses occupants?...

Léonardo di Saro demeura interdit. Il regarda Pierre Ellebelle dont le sourire gouaillait. Satisfait de son succès, l'adolescent dit à voix plus haute que de coutume:

— Mon vieux, vous aviez mal raisonné!... Que les choses se passent bien ou mal, nous devons, de toute façon, tuer l'homme et la femme, et balancer leurs cadavres en pleine mer. Car, vous pensez bien qu'une fois que nous les aurions remis en liberté aux Baléares, ils nous dénonceraient et nous feraient arrêter illico!...

— C'est vrai, dit Léonardo d'un ton sombre. Je n'avais pas réfléchi. Pas moyen d'éviter le sang.

— Bien... Ceci acquis, allons discuter les détails de l'opération au café... Il pleut de plus en plus fort, et je suis trempé!... Ah, sapristi, faites donc attention, espèce de maladroit!...

Cette interjection était adressée à un homme d'une cinquantaine d'années, petit, malingre, un peu voûté, à la moustache rare, aux yeux chassieux, dont le regard était voilé derrière les verres luisants de

lunettes. Cet homme, abrité sous un énorme parapluie qu'il tendait en avant pour se protéger des rafales du vent, venait de se jeter sur Léonardo di Saro et Pierre Ellebelle, et de marcher maladroitement sur le pied droit de ce dernier.

Sous la douleur, l'adolescent sautait à cloche-pied, tandis qu'il grommelait des injures.

— Idiot!... Abruti!... Le quai n'est pas assez large pour vous alors?...

Tandis que la pluie redoublait d'intensité, le cinquantenaire falot bredouillait des excuses. Il semblait véritablement désolé.

Mais Pierre cessa soudain de l'agonir, eut un sourire radieux, et s'exclama:

— Par exemple!... Monsieur Jules!... Par quel hasard!... Et comment ça va depuis cette nuit?... Alors, c'est vous qui m'écrasez comme ça les panards!... J'en rote encore!

— Tiens, Monsieur Pierre!... Je ne vous avais pas reconnu de mon parapluie et de mes mauvais yeux... Je suis confus, désolé de vous avoir fait du mal!... C'est ce vent qui m'a empêché de vous voir!... Un sale mistral!... Ça me fait tourner la tête, moi, et me trouble la vue... Dites donc, faut pas m'en vouloir!.. Et pour réparer ma maladresse, je vous offre l'apéritif à vous et à Monsieur votre ami.

— Ça c'est chic, Monsieur Jules!... Au petit café d'hier au soir?

— Oui. J'y vais tous les jours... J'ai une course à faire jusqu'à la poste; et je vous rejoins dans cinq minutes. Attendez-moi là-bas, et commandez l'apéritif en attendant.

— Entendu, Monsieur Jules... A tout à l'heure, Monsieur Jules!...

Le petit homme malingre et voûté s'éloigna en direction de la grande poste, enseveli sous son énorme parapluie, tandis que les deux complices se hâtaient vers le café connu de Pierre et de Monsieur Jules.

En chemin, l'adolescent confia à l'Italien.

— Le type qui m'a marché sur le pied, c'est la

vieille noix que j'ai opérée cette nuit de cinq louis au poker. J'ai comme une idée que je vais encore l'opérer aujourd'hui; et qu'on pourra s'offrir un bath gueuleton!... En attendant qu'il revienne de la poste, prenons l'apéro, et discutons le coup. Il y a des tas de choses, à mettre bien au point dans votre projet, mon bon!...

— Y renonceriez-vous? interrogea Léonardo.

— Vous et moi, nous avons trop besoin de fric... Seulement, hein, faut pas nous dissimuler que nous sommes forcés de tuer; et que nous devenons des assassins!

— C'est vrai, reconnut l'Italien. Tant pis!... L'affaire est trop belle pour y renoncer. Et, à tout prix, il nous faut quitter Marseille.

CHAPITRE V

Le café où Pierre Ellebelle entraînait Léonardo était un de ces cafés qui s'éteignent lentement de vieillesse. Il y avait des banquettes de velours rouge, des chaises cannées, et de la sciure de bois sur le parquet.

La patronne était caissière, et tricotait une indéfinissable écharpe de laine verte. Le patron, qui faisait le gérant, et qui boitait, accueillit Pierre et Léonardo avec un large sourire et un salut bienveillant. Un garçon joufflu et gras, qui était la seule chose de la maison donnant l'apparence de la prospérité s'empressa de frotter énergiquement une table, et, d'un geste large, de désigner la banquette. Mais Pierre passa sans sembler le voir, et se dirigea vers une table du fond de la salle, placée face à la rue. Il convia Léonardo à s'asseoir auprès de lui sur la banquette. Mais le garçon joufflu se précipita sur eux comme s'il se fût agi de défendre un tabernacle contre une profanation:

— Pas ici, messieurs, oh pas ici!... C'est la table réservée à M. Jules!...

— Je sais bien, répondit Pierre Ellebelle. Mais nous venons de le rencontrer, il nous a invités à sa table mon ami et moi. Il a été jusqu'à la poste, et il nous rejoint de suite.

— Ah alors, Monsieur, c'est autre chose, tout à fait autre chose!... Parce que, voyez-vous, M. Jules, c'est le plus vieil habitué d'ici, et le meilleur client de la maison!... Qu'est-ce que ces Messieurs désirent?...

— Deux chartreuses vertes, commanda Pierre.

Il poussa du coude l'Italien, et lui souffla à l'oreille :

— Pas besoin de se gêner; c'est Jules qui paye!...

La commande des deux chartreuses sembla transporter d'aise le patron, et fit lever toutes les têtes des habitués du café. Les quatre manilleurs du fond, qui devaient occuper leur table de midi à l'aurore, suspendirent leurs enchères. Un joueur de billard manqua un carambolage enfantin. Une dame seule, qui feuilletait des illustrés, et semblait rêver devant un café-crème, considéra Pierre et Léonardo avec complaisance, rejeta sur ses épaules un manteau d'une fourrure à base de lapin, croisa haut ses jambes sous la table, tira de son sac une houppette, et se poudra le visage en tournant la tête vers les deux hommes et en minaudant.

Mais ceux-ci avaient autre chose à faire que de s'occuper de ses agaceries. Leurs chartreuses servies, ils discutaient à voix basse devant la table réservée à Monsieur Jules.

Aucune crainte que des bribes de leur entretien puissent être surprises!... La table était isolée. A leur droite, assez loin, il y avait deux joueurs de jaquet, dont l'un s'exclamait toutes les minutes:

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc les cinq aujourd'hui; qu'est-ce qu'ils ont donc?...

A leur gauche, il y avait la porte donnant sur les W. C.

Les deux hommes purent donc causer en toute quiétude durant un large quart d'heure. M. Jules tardait en effet.

Enfin il apparut sur le seuil du café. Incontinent le patron et le garçon joufflu se disputèrent l'honneur de s'emparer de son parapluie mouillé, pour aller le faire égoutter sur l'évier de la cuisine.

Paterne et bon enfant, M. Jules se laissait faire sans mot dire. Lorsqu'il eut enfin abandonné son parapluie aux mains du patron, il se dirigea vers sa table où l'attendaient les deux compagnons. Pierre Ellebelle fit les présentations. Par extrême prudence, il présenta Léonardo sous un faux nom, qu'il inventa aussitôt.

M. Jules se débarrassa successivement de son pardessus et de son chapeau, commanda un vichy-fraise, s'excusa, et se rendit aux W. C. Cinq minutes plus tard il sortait des lavatories en se curant tranquillement les ongles; et vient s'asseoir à la table. Il choqua son verre contre ceux des deux hommes, parla de sa maladresse sur le quai, demanda à Pierre s'il souffrait encore de son pied.

— Mais non, mais non, répondit celui-ci, c'est fini!... Dites donc, M. Jules, hein, si on faisait un petit poker?... Par ce temps de cochon, y a pas autre chose à faire que de jouer aux cartes!

— Je veux bien, répondit bonnement M. Jules. Est-ce que Monsieur votre ami joue au poker?

— Non, je ne connais pas du tout ce jeu; répondit Léonardo qui ne tenait pas à risquer de perdre, et pour cause, et qui, du reste ignorait le poker.

Cette réponse déçut M. Jules et Pierre Ellebelle. Mais le patron vint se proposer comme troisième au poker; et, comme l'on cherchait un quatrième joueur, l'ami de Pierre qui avait joué la nuit précédente fit son entrée dans le café; et, aussitôt, la partie commença.

Léonardo di Saro s'était mis à l'écart des joueurs sur la banquette, et feuilletait des journaux illustrés. Il réfléchissait, arrêtait tous les détails du plan d'agression du yacht qu'il fixait, en principe, à cinq jours de là. Du reste, le lendemain et jours suivants, il continuerait à épier le couple, à se rendre compte de ses habitudes, de l'heure à laquelle

l'homme et la femme descendaient dans leurs cabines. Et il saurait par son compatriote employé à la réparation du moteur, s'il y avait ou non un chien, même minuscule, sur le cotre *Diana*.

Tandis qu'il supputait et prévoyait, désireux de ne rien laisser au hasard, il observait à la dérobée M. Jules, et se demandait quelle carrière cet individu, qui sentait la médiocrité d'une lieue, pouvait bien remplir dans l'existence?

Léonardo le voyait assez bien petit bureaucrate tâtillon, revêche, incolore, dont la principale occupation devait être celle d'embêter les êtres contraints de s'adresser à lui!... Pourtant, il n'avait pas l'air méchant. Comme l'Italien s'ennuyait, et se désintéressait de la partie de poker, il se leva, traversa le café, vint regarder derrière les vitres qui avaient vue sur le Vieux-Port.

A ce moment, il aperçut, sortant de chez Pascal, Henry de Sarlys et sa maîtresse, lesquels, en se hâtant sous la pluie qui giclait, regagnaient la barque, la détachaient, et faisaient force de rames pour se réfugier dans leur yacht.

— Maintenant, pensa l'ex-commandant au long cours, ils ne le quitteront sans doute plus jusqu'au départ, que pour faire des provisions de bouche. Enfin, je verrai bien!... A la première heure demain matin, et jours suivants, je suis aux aguets aux environs du cotre. Rien ne m'échappera!...

Le garçon joufflu s'était approché de l'Italien, et cherchait à lier conversation avec lui. Léonardo répondait brièvement.

Il fut question bientôt de M. Jules. Et le déserteur apprit du garçon prolixe que celui-ci était un rentier célibataire qui venait tous les jours à ce café, depuis plus d'un an, faire des réussites, jouer à la belotte, à la manille ou au poker, dépenser là, en somme, ses revenus.

— C'est le meilleur client de la maison, proclama le garçon. Et poli, et aimable, et toujours d'humeur égale, et ne s'occupant jamais de personne, et généreux pour les pourboires!... Ah il en faudrait beau-

coup de clients comme celui-là!... Et s'il ne venait pas tous les jours ici, après-midi, et soir, le patron n'aurait plus qu'à fermer sa boîte!... Vous pensez que c'est pas avec des clients comme la poule et les joueurs de jaquet, qui restent trois heures devant un café-crème, que le patron pourrait payer les frais qu'il a!...

Léonardo en convint volontiers, et se sentit, à son tour, pénétré d'estime pour l'excellent M. Jules. Il regagna la banquette, et, pour se distraire, s'amusa à crayonner un dessin du yacht, et un plan du quai et du Vieux-Port.

A un moment, il lui sembla que le regard chassieux de M. Jules, abrité derrière les lunettes, et qui était assis face à lui, s'appesantissait sur lui.

Et Léonardo, inconsciemment, en éprouva un malaise. Mais, c'était évidemment une illusion!... M. Jules était bien trop occupé de se défendre au poker, pour s'intéresser aux coups de crayon de l'Italien!

Le paisible rentier s'y défendait, du reste, fort mal. Lorsque vingt heures sonnèrent, il perdait trois cents francs que gagnaient Pierre et son camarade. Le patron du café faisait coup nul. M. Jules s'excusa poliment d'arrêter la partie. Mais il était invité à dîner en ville. Et il était presque en retard!...

Bien entendu, tout le monde excusa un homme aussi gentil, et, d'un accord unanime, il fut convenu qu'on se retrouverait au café le lendemain dans l'après-midi, pour jouer de nouveau, et donner sa revanche à M. Jules.

Lorsque le rentier fut parti, Pierre Ellebelle entraîna Léonardo vers le restaurant ocre où ils avaient déjeuné le matin.

— Je gagne deux cents balles, lui confia-t-il. C'est une Providence, ce M. Jules!... Si ça devait continuer tous les jours comme cela, je renoncerais à faire le coup avec vous. Pas la peine!...

— Oui, mais votre M. Jules se lassera bientôt, émit l'Italien.

— J'en ai peur!...

— Il est déjà d'une naïveté qui m'étonne!...

— C'est un vicieux. Il aime jouer. Enfin, allons toujours dîner et boire à sa santé!

— Pendant que vous cartonniez, j'ai bien réfléchi, tout préparé, tout prévu...

— Bon, vous m'en parlerez après dîner. Je me coucherai de bonne heure.

— On fera le coup dans cinq jours... Ne veillez pas trop, pour être d'attaque cette nuit-là!

— Promis.

CHAPITRE VI

Trois jours passèrent.

Léonardo di Saro ne pensait pas être si bon prophète en prédisant à Pierre Ellebelle que M. Jules se lasserait vite de perdre chaque jour au poker! Le fait est qu'il joua encore le lendemain de la Toussaint. Il perdit naturellement encore. Mais, ce soir-là, toujours de son petit ton tranquille, poli et calme, il déclara tout net qu'il arrêtait les frais, et qu'il renonçait à jouer au poker et à d'autres jeux d'argent de quelque temps.

— J'ai trop de malchance, dit-il. Si je continuais à perdre deux cents francs par jour, mes petits revenus d'une année seraient mangés en deux mois!... Je veux bien jouer à la belote ou à la manille avec vous, monsieur Pierre, car vous êtes vraiment un jeune homme très sympathique, mais on ne jouera plus d'argent!... On jouera seulement les consommations?

Pierre Ellebelle avait accepté en principe, était revenu le lendemain faire une belote, puis avait prétexté des empêchements pour ne plus revenir jouer. Du moment qu M. Jules n'en lâchait plus, il ne l'intéressait plus!... Et puis, puisque cette ressource inespérée du poker était brusquement tarie, il ne fallait plus hésiter à faire le coup conçu par Léonardo, à s'emparer du yacht, et à fuir la France!...

Tout autre qu'un homme aussi débonnaire et

d'aussi bonne composition que M. Jules eut pû s'étonner qu'un quidam qui, en trois jours, lui avait gagné six cents francs au poker, disparut subitement dès qu'il n'était plus question de jouer de l'argent. Tout autre que M. Jules eut pû en concevoir quelque défiance...

Mais M. Jules était la confiance même, et de surcroît un philosophe. S'il regretta l'absence de Pierre Ellebelle, il n'en laissa rien paraître. Comme à l'accoutumée il continua de venir au petit café, à s'asseoir sur la banquette face à la mer devant sa table retenue, et toujours à la même place, à ne s'occuper de personne autour de lui, à demeurer effacé et modeste. Lorsque, par hasard il ouvrait la bouche pour commander une consommation, c'était toujours d'un ton bas, doux, et timide.

Depuis que Pierre Ellebelle ne venait plus au café, M. Jules se distrayait en faisant d'interminables réussites, toutes plus compliquées les unes que les autres, ou en jouant une belote avec le patron. De midi à 19 heures, on était sûr de le rencontrer dans ce petit café. On eut dit qu'il faisait partie intégrante de l'établissement.

Durant ces jours, Léonardo di Saro et Pierre Ellebelle n'étaient pas restés inactifs. Et d'abord, Pierre avait pressenti le jeune homme dont il avait précédemment parlé à l'Italien, un dénommé Lucien Pitard, choriste de son métier, et pour le moment en chômage.

Sans lui dévoiler qu'ils avaient le dessein, maintenant fermement arrêté, de commettre un crime, ils demandèrent à Pitard sa complicité pour faire le guet sur le quai durant qu'ils dévaliseraient le yacht et ses occupants.

Le choriste en chômage accepta d'enthousiasme de se prêter à un rôle, en somme sans danger pour lui. En récompense, il lui fut promis la somme de mille francs, somme qui pour le pauvre bougre constituait présentement une véritable fortune.

Sur la demande de l'Italien, et avec une parfaite bonne volonté, le choriste prit la surveillance du

yacht et des faits et gestes de ses occupants, dans la matinée du quatrième jour.

Léonardo di Saro craignait, en effet, qu'à la longue ses allées et venues sur le quai du Vieux-Port, à proximité du cotre *Diana,* ne fussent remarquées soit par des marins du port, soit, ce qui eût été pire, par M. de Sarlys et sa compagne.

Sa carrure, son teint basané, son type très italien, étaient susceptibles, à la longue, d'attirer et de fixer l'attention. Tandis qu'avec le choriste, rien à craindre de tel!... Le pauvre garçon passait aussi inaperçu que possible!...

Léonardo et Pierre se retrouvaient tous les après-midi, aux heures où le restaurant de la ruelle était vide de clients, dans le petit café ocre. La patronne était dévouée à Pierre dont elle était amoureuse. La fille de salle allait prendre l'air l'après-midi. Comme on ne servait pas de consommations, il ne venait jamais personne!...

Les deux complices avaient donc tout loisir, en toute quiétude, d'arrêter les derniers détails de leur plan d'attaque qu'ils avaient fixé, en principe au surlendemain, à deux heures du matin, dans la nuit.

Léonardo possédait un revolver. Avec l'argent gagné au poker, Pierre acheta un browning, un charmant browning minuscule et précis, et deux couteaux à cran d'arrêt, armes redoutables et silencieuses.

— Il vaudra mieux se servir du couteau, avait précisé l'ex-commandant au long cours. Le revolver, ça fait toujours un peu de bruit; ça risque d'attirer du monde. Surtout, il faudra faire vite!... Dès que nous serons sur le pont du yacht, chaussés d'espadrilles, nous dégringolerons l'escalier qui mène à la cabine n° 1... Nous enfonçons la porte, et nous tuons à coups de couteau... La cabine n° 1 fait face à l'escalier de descente.

— Comment le savez-vous?...

— Par mon compatriote italien qui travaille à la réparation du moteur et aux machines. Il m'a certifié qu'il n'y avait aucun chien à bord, aucun ani-

mal quel qu'il soit... Et il n'y a que deux cabines et une cuisine-office, sur ce petit cotre auxiliaire.

— La cabine n° 2 sert à quoi?...

— De salon-salle à manger. C'est là où les deux amants prennent leurs repas. Et c'est là que doit être, sans doute, le coffre-fort. Il y a, en effet, aux dires de mon compatriote, dans cette cabine un grand meuble, sorte de secrétaire, qui doit dissimuler un coffre-fort.

— Bon... Donc nous défonçons la porte de la cabine-chambre à coucher, nous jetons du poivre aux yeux des deux amants, et nous les zigouillons au couteau.

— C'est cela même.

— On ne se sert du revolver qu'à toute extrémité.

— Oh oui!

— Une fois que nous les avons tués, qu'est-ce que faisons?

— Immédiatement j'appareille, je mets le moteur en marche, je vérifie la machinerie, je largue les voiles, je m'installe au gouvernail, je gagne le grand large et je pointe sur les Baléares.

— Bon. Et, naturellement, je vous aide de mon mieux.

— Evidemment.

— Par conséquent, dès l'assassinat exécuté, nous ne nous occupons que d'une chose, fuir avec le plus de rapidité possible.

— Certes. Ce serait malsain de perdre du temps!...

— Tout à fait de votre avis, Léonardo. Par conséquent, nous ne nous occupons pas immédiatement de rechercher où se trouve le coffre-fort, de le forcer, et de le vider de son contenu?

— Nous aurons tout le temps en pleine mer, et cela sans danger. Il faut penser, à propos, à acheter un chalumeau pour percer le coffre.

— Je l'achèterai cet après-midi. J'en ai vu un d'occasion chez un brocanteur, et il est en bon état... Mais si je vous ai fait préciser tous ces détails, Léonardo, c'est qu'il y a une chose qui me chiffonne.

— Quoi donc?

— Puisque nous mettons les voiles sans délai,, comment pourrions nous donner à ce pauvre diable de Pitard les mille francs que nous lui avons promis?

Léonardo di Saro se gratta la tête.

— Tiens, c'est vrai, je n'avais pas songé à cela, concéda-t-il.

— Ni vous, ni moi, nous n'avons mille francs à lui donner de notre poche.

— Bah, il y a toutes les chances pour que nous trouvions un billet de mille francs dans le portefeuille du propriétaire du yacht *Diana!*

— Mais si nous le trouvions pas?

— Nous trouverons toujours quelques centaines de francs que nous remettrons à Pitard,e n y ajoutant une bague que nous trouverons certainement aussi aux doigts de la femme, et que Pitard vendra où il voudra et pourra.

— Comme ça, cela peut aller, concéda Pierre Ellebelle. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour fuir sans délai, et sans perdre du temps à percer le coffre-fort. Mais il est nécessaire aussi de tenir la promesse faite à Pitard, et dans notre intérêt. Voyez-vous que le choriste, qui est à la traîne, aille aux cris, et alerte la police, en nous voyant quitter le port sans l'avoir payé?... Malsain!...

— Vous avez raison, Ellebelle. Mais ce serait le comble de la guigne si nous ne trouvions pas quatre ou cinq cents francs dans le portefeuille de M. de Sarlys, et des bijoux aux doigts de sa maîtresse.

— Oui... En tout cas, ni vous ni moi ne soufflons mot à Pitard de nos appréhensions, ni ne lui révélons que nous allons tuer.

— Pour rien au monde!...

... Cette conversation avait lieu l'après-midi du quatrième jour dans la salle du restaurant de la ruelle. La fille de salle était sortie. La patronne, qui avait des bontés pour Pierre Ellebelle, vaquait dans la cuisine à préparer les portions de ses clients pour le dîner. De temps à autre, elle interpellait Pierre.

qui lui répondait en riant, et qui se leva, par deux fois pour aller la lutiner et l'embrasser dans la cuisine.

— Pas un mot, non plus, à cette femme, recommanda Léonardo.

— Vous pouvez être tranquille!... Je me méfie des femmes comme de la peste!... Celle-là apprendra par les journaux ce que nous avons fait, et notre fuite!...

— Pour votre âge, Pierre, vous êtes un garçon très averti et prudent...

— Dame, j'en ai déjà tant vu!...

Il était près de dix-sept heures. La nuit était venue. Dans la salle basse et sombre, les deux complices donnèrent de la lumière, et continuèrent à deviser bas à leur table isolée.

Soudain la porte donnant sur la ruelle s'ouvrit avec fracas, et le choriste Lucien Pitard, pâle et essoufflé parut sur le seuil.

Les deux bandits, à sa vue, sursautèrent.

— Qu'il y a-t-il?... s'exclamèrent-ils.

Le choriste referma la porte, et s'approcha.

— Je suis venu vous prévenir en vitesse qu'il y a du nouveau pour le yacht.

— Quoi?...

— J'étais donc en surveillance depuis midi, et, ma foi, je n'avais rien vu de spécial, lorsqu'à quinze heures, un homme que j'ai tout de suite reconnu comme étant le capitaine du Vieux-Port, est venu au yacht, et, du quai, a hélé ses occupants.

« Le propriétaire du *Diana* est monté sur le pont, et a demandé au capitaine du port ce qu'il lui voulait.

« — Voulez-vous venir avec moi jusqu'à mon bureau de la capitainerie, a-t-il répondu. J'ai des choses à vous dire, et des pièces à vous faire signer.

« — Je viens, a répondu le yachtman.

« Alors il a quitté son bord, après avoir été prévenir son amie qui est montée sur le pont, et il a rejoint sur le quai le capitaine du Port. Tous deux

ont marché, en causant, vers les bureaux de la capitainerie, et s'y sont enfermés.

« Naturellement, je les ai suivis à distance. Seulement, je n'ai pas pu entendre ce qu'ils se disaient. J'ai attendu la fin de la conversation dans les bureaux. Ça a bien duré une bonne heure. Enfin ils sont ressortis, toujours ensemble des bureaux, et le capitaine du Port a raccompagné jusque devant le yacht *Diana*, M. de Sarlys... Ils parlaient tous deux. Je me suis rapproché le plus près possible, et j'ai pu entendre ce qu'ils disaient.

« — Maintenant, a précisé M. de Sarlys, que vous avez visé toutes mes pièces de bord, je ne tarderai pas à partir.

« — Quand cela?

« — Certainement après-demain dans la nuit, à moins d'une mer démontée.

« — Les réparations sont terminées à votre moteur?

« — Elles le seront ce soir. Je l'essayerai demain, tandis que mon amie fera notre approvisionnement. Et, sauf un temps épouvantable, nous partirons après-demain. Merci, capitaine, d'avoir pris la peine de vous déranger. Au revoir.

« — Au revoir, M. de Sarlys, à votre prochaine escale à Marseille, mes respects à Madame, et... bon voyage!

« Les deux hommes se sont quittés en se serrant la main. M. de Sarlys est remonté sur le pont de son bateau, où il a parlé quelque temps avec sa maîtresse. Puis, tous deux, sont redescendus en bas. Ne les voyant plus, j'ai pensé qu'il était inutile de continuer à guetter, et qu'il valait mieux venir vous prévenir tout de suite ici. J'ai couru, et me voilà.

— Ouf! soupira Pierre Ellebelle. Tu nous as fait peur, Pitard!... On a cru qu'une catastrophe était arrivée!... Une autre fois, ménage tes effets, et soigne davantage ton entrée!...

— Vous n'avez pas couru, j'espère, pour venir jusqu'ici? interrogea Léonardo.

— Non, J'ai marché vite seulement.

— Avant tout, il faut éviter de se faire remarquer, d'attirer l'attention sur soi. Surtout maintenant!...

L'Italien se leva, alla ouvrir doucement la porte donnant sur la ruelle, jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Personne dans la ruelle!... Personne aux alentours! Allons, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter!

Il revient auprès de Pierre et du choriste, se rassit, et précisa:

— Je ne comprends pas bien cette visite du capitaine du Port, ni pourquoi M. de Sarlys avait des pièces à faire viser.

« Enfin, ça n'a pas d'importance!... L'essentiel, c'est que nous sachions maintenant avec certitude, que le *Diana* sauf gros temps quittera Marseille après-demain dans la soirée, ou dans la nuit. Par conséquent, il n'y a plus aucune hésitation possible. Nous devons agir demain dans la nuit, à deux heures du matin. Nous sommes tous les trois bien d'accord?

— Absolument d'accord.

— Dois-je retourner reprendre ce soir la surveillance, demanda le choriste.

Léonardo di Saro eut une hésitation, réfléchit, répondit enfin.

— Il vaut mieux pas... A force de rôder aux alentours du cotre, on finit par être remarqué. Il y a tant de regards curieux à Marseille!... Non, restez ici, et dînez avec nous ce soir... Demain matin, et jusqu'à 15 ou 16 heures, vous reprendrez le guet pour nous signaler s'il y avait du nouveau. Et puis, vous le cesserez à la nuit tombante, pour ne le reprendre que vers minuit, et alors, tous yeux écarquillés, et toutes oreilles tendues!... Ce sera entre minuit et deux heures que, Pierre et moi, nous opérerons demain.

— Vous pouvez compter sur moi... Et vous me remettrez les mille francs convenus à quel moment?...

— Dès que nous serons sortis du yacht, et serons revenus vous rejoindre sur le quai.

« Je n'ai qu'une parole.

— J'en suis sûr, signor, et j'ai confiance en Pierre.

— Tu peux, dit celui-ci. La confiance, tout est là, mon vieux pote!... Là-dessus, je vous laisse causer!... Je vais faire chez le brocanteur la course que vous savez, Léonardo!... A tout à l'heure!... Et ne vous en faites pas allez, les aminches!... Le coup réussira!... Je suis en veine en ce moment!

Et il sortit du restaurant en sifflotant.

CHAPITRE VII

Le cynique adolescent Pierre Ellebelle eut, sans doute, fait preuve d'une moins belle insouciance s'il avait pu deviner ce qui s'était exactement passé dans les bureaux de la capitainerie du Port.

Tandis, qu'à quinze heures en effet, le yachtman surveillait les ouvriers occupés aux dernières réparations des machines, il avait eu la surprise de s'entendre héler du quai, et de reconnaître en celui qui l'appelait le capitaine du Vieux-Port. Il n'avait absolument rien compris à la demande de ce dernier de venir à la capitainerie avec lui, pas plus qu'à son affirmation qu'il avait des pièces à lui faire signer.

— Quelles pièces, pensa M. de Sarlys.

Il allait s'étonner, demander une explication, lorsqu'il vit de façon sûre que le capitaine du Port mettait un doigt sur ses lèvres, tandis qu'il lui faisait des clins d'œil désespérés.

— Je viens, répondit donc simplement M. de Sarlys, intrigué.

Après avoir été avertir Diane Avril, le jeune yachtman suivit le capitaine jusque dans ses bureaux. Les deux hommes parlèrent peu durant le trajet.

— Un grave danger vous menace; avait chuchoté à voix basse le capitaine du Port. Il y a, dans mon bureau deux inspecteurs de la Sûreté qui vous attendent pour vous prévenir. Ils m'ont prié d'aller vous chercher, sous le prétexte de pièces à faire signer,

pour qu'ils ne risquent pas d'être reconnus, si ceux qui en veulent à votre vie ont des complices en surveillance aux abords de votre yacht...

— Pas possible! s'effara M. de Sarlys... Mais que me veut-on?... Je n'ai pas d'ennemis!... C'est invraisemblable!...

— Les inspecteurs vont tout vous expliquer. Pour le moment, je n'en sais pas plus que vous... On m'a prié de vous ramener à la capitainerie... C'est fait!... Surtout n'ayez pas l'air étonné, ni inquiet. On nous observe peut-être!...

M. de Sarlys, de plus en plus intrigué, s'efforça de prendre une attitude désinvolte jusqu'au moment où il pénétra dans les bureaux.

Dès que le capitaine et lui eurent gagné le bureau de l'office du Port, tout de suite M. de Sarlys aperçut dans la pièce deux hommes d'une quarantaine d'années, petits, râblé, au visage énergique et qui causaient devant la cheminée tout en se chauffant.

— L'inspecteur principal Sabiani et l'inspecteur Corvetto; présenta simplement le capitaine du Port.

Après quoi, il s'assit devant son bureau invita M. de Sarlys et les inspecteurs à s'asseoir, et à dire ce qu'ils avaient à dire.

— C'est très simple, dit brutalement l'inspecteur principal Sabiani. On veut, monsieur, dans la nuit de demain, on celle d'après-demain au plus tard, vous assassiner vous et votre amie, vous voler, et s'emparer de votre yacht pour fuir Marseille sans passeports.

— C'est effarant! s'exclama le yachtman. Pourquoi?... Qui?... Comment savez-vous?

— Qui?... Un Italien déserteur, et un Français réfractaire au service militaire qui sont réduits aux expédients, et que nous avons pris en filature... Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas d'argent et qu'ils escomptent en trouver beaucoup sur votre yacht... Comment je sais?... Parce que c'est mon métier de surveiller les gens équivoques et depuis peu arrivés à Marseille, et que j'ai été assez heureux dans ma surveillance, le jour de la Toussaint, pour surpren-

dre une conversation édifiante entre les deux hommes qui veulent s'emparer de votre cotre et vous assassiner, et qui ont eu le tort de parler trop haut.

— Quelle gratitude je vous dois, monsieur l'inspecteur principal! Mais voulez-vous être assez bon pour me narrer tout au long ce que vous savez, et me dire ce qu'il me reste à faire.

— C'est bien pour cela que je vous ai convoqué, en lieu sûr et discret ici, M. de Sarlys. Maintenant écoutez-moi sans m'interrompre, et sans vous étonner de rien. Et convenons de ce qu'il sied de combiner pour faire échouer le mauvais coup qui vous menace.

— Je vous écoute avec ferveur!...

L'inspecteur principal narra alors en détail au yachtman comment son collègue, l'inspecteur Corvetto, avait pris, sans qu'il s'en doutât, en filature Léonardo di Saro, déserteur de l'Armée italienne, comment il avait surpris les longues stations de celui-ci devant le yacht, et comment il avait pu savoir, par un Italien employé aux réparations du moteur du *Diana,* et qui était un indicateur de la police marseillaise, combien Léonardo s'intéressait à connaître l'état des réparations, leur délai de terminaison, et aussi la façon dont était aménagé le yacht, la place des cabines, les meubles mêmes qu'elles contenaient.

Tout ce qu'avait demandé l'ex-commandant au long cours à son compatriote, était connu de la police, y compris le détail d'importance de la présence ou non d'un chien sur le cotre!...

— C'est merveilleux! s'exclama avec la plus totale sincérité M. de Sarlys. Et moi qui n'ai jamais remarqué cet individu, et qui serais tout à fait en peine de vous doner son signalement!

— Votre amie aussi, sans doute?

— Certainement... Nous étions très loin de soupçonner ni qu'on surveillait notre bateau, ni qu'on en voulait à notre existence. Et vous ne me l'affirmeriez avec cette précision, que j'en douterais encore!...

— Vous pouvez nous croire.

— Et je vous crois absolument, Messieurs. La police marseillaise est vraiment bien faite!... C'est merveilleux!...

— Pas tant que cela. Mais, dès qu'il arrive un étranger à Marseille, nous établissons sa fiche, et demandons des renseignements sur lui.

— Ainsi vous en avez demandé sur moi et mon amie?

— Parfaitement. Inutile de vous dire qu'ils ont été excellents. S'ils étaient défavorables, ou seulement douteux, vous nous deveniez aussitôt suspects; nous vous prenions immédiatement en surveillance... C'est ce qui est arrivé pour le déserteur Léonardo di Saro et *ses* complices.

— *Son* complice.

— Non, je dis bien *ses* complices.

— Vous m'aviez cependant dit tout à l'heure qu'il y avait un Français, déserteur aussi, et que vous aviez surpris une conversation édifiante entre deux hommes!

— Parfaitement. Il y a trois jours, il n'y avait que deux hommes dans le complot tramé contre vous. Mais depuis trois jours ils se sont adjoints un compère en la personne d'un malheureux choriste en chômage, que nous connaissons tous ici, et auquel ils ont dû promettre une somme importante pour les aider...

« Pas plus qu'un homme au teint basané, au type italien très accentué, vous et votre amie n'avez remarqué un homme d'une trentaine d'années, la figure émaciée, le nez très long, de taille moyenne, et vêtu d'une façon plutôt misérable, qui est en surveillance auprès du *Diana* depuis deux jours?...

— Pas du tout!...

— Et vous n'avez pas remarqué qu'il vous a suivis, le capitaine et vous, lorsque nous vous avons priés de nous rejoindre ici, à la capitainerie?

— J'étais bien trop intrigué par la visite inopinée du capitaine et par tout ce qu'il me narrait à voix basse, en me recommandant l'indifférence!

— Et moi, interrompit le capitaine du Port, j'ai remarqué cet individu uniquement parce que vous m'avez donné son signalement, et m'aviez recommandé de me méfier de lui.

A ce moment, on frappa à la porte du bureau de la capitainerie.

— Je vais dire qu'on ne nous dérange pas, dit le capitaine en se levant.

— Ça dépend, répondit l'inspecteur principal Sabiani. Voyez ce que c'est, capitaine... Si c'est un marin grand, fort et rouge de figure, dites-lui d'entrer. C'est un homme à moi!...

Le capitaine alla à la porte et l'ouvrit toute grande. Un marin, au signalement précité, se tenait sur le seuil.

— Entre, Fucci, dit haut l'inspecteur principal. Tu as du nouveau?...

Le marin entra sereinement, et referma la porte du bureau.

— Oui, chef!... Le choriste, que j'ai pris en filature, fait toujours les cent pas aux environs de la capitainerie. Il a l'air très ennuyé, et très intrigué, ce garçon!... Que dois-je faire?...

— Le suivre à distance, voir ce qu'il va faire lorsque le capitaine va sortir d'ici avec Monsieur de Sarlys et le raccompagner jusqu'à son yacht; voir ensuite où il ira, et me le dire.

— C'est tout, chef?

— A peu près. Tes deux collègues sont toujours en surveillance aux abords du restaurant de la ruelle?

— Oui, chef. Et actuellement, les deux déserteurs, l'Italien et le Français, y sont toujours enfermés, en train de boire et de causer.

— Parfait!... Qu'ils ne perdent surtout pas la filature, et me donnent leur rapport, ce soir, à l'hôtel de police, où je me rendrai en sortant d'ici. Tout est compris?...

— Compris, chef. N'ayez crainte!...

L'inspecteur déguisé en marin salua, et sortit du bureau.

M. de Sarlys dit, avec une admiration non dissimulé :

— Je comprends à quel grave et réel danger mon amie que j'adore et moi-même échappons grâce à votre perspicacité, et à vos initiatives, Monsieur l'inspecteur principal. Nous vous devons la vie, tout simplement. Vous me permettrez, une fois le danger paré, de remettre une certaine somme à la caisse des inspecteurs de police?

— Si vous voulez, Monsieur. Et je vous remercie de votre geste au nom de tous mes collègues. Nous avons des veuves et des orphelins à secourir, hélas!...

— Avec quel cœur je le ferai!... Mais, pour surveiller tous ces bandits, vous prenez, tous, des déguisements?...

— Evidemment. Vous avez vu un de mes hommes en marin. L'inspecteur, ici présent, se camoufle d'ordinaire en vieille femme. Moi, j'ai diverses personnalités interchangeables. Mais ce n'est pas le moment de vous faire des révélations de camouflage policier!... Nous sommes réunis ici pour parer le coup qui vous menace dans la nuit de demain ou d'au plus tard après-demain. Et là, nous avons besoin, nous policiers, de votre concours, et de celui de votre maîtresse.

— Comment cela?... Tout acquis, du reste!... Mais dites?...

— Voilà... J'avais pensé, tout d'abord, à vous prier, vous et votre amie, de quitter demain votre yacht dans la nuit, et de m'y laisser prendre votre place en compagnie de deux de mes inspecteurs. C'était plus prudent, s'il y a, par hasard des balles égarées; mais cela offre un très grave inconvénient : celui de risquer de donner l'alerte aux bandits, de leur faire renoncer à leurs projets, et de m'empêcher de les arrêter.

— Diable!... Mais pourquoi ne les arrêtez-vous pas tout de suite?

— Parce que la loi ne me permet pas d'intervenir sur de simples présomptions, et des indications

que j'ai pu recueillir!... Donc, j'ai besoin de votre concours et de celui de votre maîtresse. C'est pour cela que je vous ai fait venir ici... Etes-vous disposé à m'accorder ce que je vais vous demander?...

Le yachtman eut une légère hésitation.

— Personnellement, oui, répondit-il. C'est pour mon amie que je crains. Je l'aime plus que moi-même.

— Nous prendrons toutes précautions pour qu'il ne lui arrive aucun mal. Elle est brave?

— Trop brave!... Elle aime le danger.

— Eh bien, c'est parfait!.. Alors, Monsieur de Sarlys, voici ce que je vous propose : Vous allez sortir d'ici avec le capitaine qui vous accompagnera jusqu'à votre cotre, et vous préciserez, assez haut pour qu'on puisse vous entendre, que vous quitterez le port *après-demain* dans la nuit. Vous remercierez le capitaine de s'être dérangé pour vos pièces de bord; et vous rentrerez sur le *Diana*... Là, vous mettrez Mme Avril au courant de tout. Vous ne changerez absolument rien aux dispositions que vous aviez prises avec elle pour les courses et démarches que vous deviez faire, en ville, aujourd'hui, demain, et jusqu'à votre départ de Marseille. Le tout, ostensiblement, avec la plus parfaite quiétude, de façon à n'éveiller aucun soupçon... Demain, vous, personnellement, vous vérifierez tout sur le pont du yacht, de façon à donner l'impression d'un très proche départ. C'est tout ce que je vous demande. Le reste, nous nous en chargerons, mes inspecteurs et moi. Dès demain soir, nous serons trois en surveillance à votre bord.

— Mais comment y pénétrerez-vous sans être vus?

— Ne vous occupez pas de cela!... Nous avons plus d'un tour dans notre sac!... L'essentiel est que nous soyons là, et bien armés!... La nuit de votre prétendu départ, la nuit où viendront vos assassins, ce sont mes inspecteurs et moi qui les recevrons... Je vous demande simplement de vous enfermer dans

la cabine n° 2, en compagnie de Mme Avril, et de nous laisser faire.

— Pourquoi dans la cabine n° 2?

— Parce que la cabine n° 1, étant celle qui vous sert de chambre à coucher, c'est vers celle-là qu'iront d'abord les bandits pour vous supprimer!... Par conséquent, dans la 2, vous courrez le minimum de danger. Nous sommes d'accord Monsieur de Sarlys, c'est entendu entre nous?...

— Entendu sur tous les points, Monsieur l'inspecteur principal, sauf sur un seul.

— Lequel?

— J'enfermerai Mme Avril dans la cabine n° 2, car je redoute sa folle témérité, mais vous me permettrez de vous prêter main-forte s'il en est besoin, et de combattre avec vous et vos inspecteurs.

— Si vous y tenez absolument!... Mais ce n'est pas indispensable; et à vos risques et périls, Monsieur de Sarlys.

— Cela me plaît de risquer avec des braves!...

L'inspecteur principal s'inclina, et dit simplement :

— Et maintenant, vous n'avez plus qu'à partir d'ici avec le capitaine, Monsieur, et d'accomplir en tous points ce qui a été convenu entre nous... A demain!...

Le capitaine et le yachtman se levèrent, vinrent serrer les mains des deux inspecteurs, prirent congé d'eux.

— Naturellement, précisa l'inspecteur-chef Sabiani, vous ne nous retrouverez plus dans votre bureau, capitaine, lorsque vous serez de retour...

— Je m'en doute, rit le capitaine.

— Nous aurons mis à profit pour disparaître, sans être remarqué, et sous nos déguisements, le temps où le choriste va vous pister tous les deux à la sortie de ces bureaux dans votre promenade jusqu'au yacht « Diana ».

— C'est épatant, murmura Monsienur de Sarlys.

L'inspecteur Sabiani eut un mince sourire, s'in-

clina en remerciements, et referma la porte du bureau sur le départ des deux hommes.

CHAPITRE VIII

Le lendemain de ces divers entretiens, le temps s'accusa superbe.

Marseille, étagée sur ses collines, resplendissait sous l'éclat du soleil. La Joliette et le Vieux Port révélaient une fiévreuse animation. Ce n'étaient que paquebots en partance, canots à moteur et barques emmenant des touristes pour des excursions en mer.

Dès le petit jour, et ponctuellement obéissant aux instructions qu'il avait reçues de Léonardo di Saro, le choriste Lucien Pitard avait repris sa surveillance des faits et gestes des habitants du yacht *Diana*. Le cœur lui battait un peu fort... C'était un pauvre bourgre, mais ce n'était pas un méchant bougre, et il n'avait rien d'un homme sanguinaire. Aussi, tandis qu'il contemplait le ciel d'azur, et le lever magnifique d'un soleil incandescent, ne pouvait-il s'empêcher d'éprouver une forte émotion en songeant que le sanglant projet de l'ex-commandant au long cours et de Pierre Ellebelle serait, à coup sûr, exécuté cette nuit.

Pour qu'il ne le fût pas, il faudrait que le propriétaire du yacht *Diana* renonçât au départ. Et, par le temps superbe qui s'annonçait, c'était bien improbable!... Alors, le choriste allait se trouver, par la force des choses, le complice d'un assassinat et d'un vol!... Et c'était terrible!... Oui, mais il y avait mille francs à gagner, avec bien peu de risques en somme, et mille francs à l'heure actuelle représentaient une fortune pour Lucien Pitard!...

Tandis qu'il réfléchissait et supputait en faisant les cent pas — le plus loin possible du « Diana » pour éviter d'être trop remarqué — M. de Sarlys et sa jolie compagne parurent tous deux sur le pont du yacht, regardèrent le ciel et le soleil, eurent des ges-

tes heureux, se mirent à rire, et s'affairèrent sur le cotre.

Immédiatement, Lucien Pitard éprouva le besoin de se rapprocher pour se mieux rendre compte de leurs faits et gestes, et tenter de percevoir des bribes de leur conversation. Il se rapprocha en effet avec une nonchalance et une indifférence qui lui parurent supérieurement jouées, et il crut extrêmement habile de venir s'asseoir face au soleil, sur un des piliers de pierre du môle situé à quelques mètres du yacht.

Le choriste s'était placé de trois quarts de façon à pouvoir voir d'un œil et de façon aussi à ne pas avoir l'air de guetter, mais de figurer uniquement un pauvre bougre heureux d'être assis et de se réchauffer à la chaleur du soleil. Il se convainquit, du reste, que sa présence ne semblait nullement insolite. Monsieur de Sarlys et sa maîtresse parlaient haut et insouciamment sur le pont du yacht, et la brise marine apportait au guetteur anonyme les échos très précis de ce qu'ils disaient.

— Le baromètre est au beau fixe!... Le temps est superbe!... Enfin nous allons pouvoir quitter Marseille cette nuit, disait M. de Sarlys.

— Tu es sûr que le moteur fonctionne bien maintenant? interrogea la jeune femme. Ne crois-tu pas qu'il serait plus prudent de remettre notre départ à après-demain? Tu aurais toute la journée d'aujourd'hui pour vérifier la machinerie.

— Pas la peine, ma petite Diane, tandis que tu dormais encore profondément ce matin, et avant l'aurore, j'ai fait fonctionner le moteur, j'ai vérifié et réglé les machines. Tout ronfle admirablement!... Je procéderai encore à des expériences cet après-midi... Si tout va encore bien, et afin de profiter du temps superbe, nous appareillerons cette nuit au petit jour, et vogue vers d'autres climats!... A moins que tu ne tiennes à demeurer toute ton existence à Marseille!...

— Oh non; protesta la jolie femme. Je n'aime pas assez cette ville pour cela; et, depuis que nous y

avons été immobilisés, nous y avons connu un trop mauvais temps!...

— Alors, rit M. de Sarlys, tout l'équipage du « Diana » étant d'accord, il ne nous reste plus qu'à nous répartir les rôles pour la journée.

— A vos ordres, capitaine!...

— Moi, je demeure à bord à tout vérifier, et tout parer pour le départ... Toi, moussaillon, tu t'en vas en ville, et tu nous rapportes d'abondantes provisions.

— Pour combien de temps, capitaine?

— Approvisionne-nous pour une quinzaine, moussaillon! Nous devrons compter huit jours de mer sans escale, là où je veux aller.

— Où cela?

— Chut!... C'est une surprise que je veux te faire, chérie!... Une belle surprise!... Tu seras contente, va!... Mais, par conséquent, il nous faut prévoir huit jours de provisions pour manger; et huit jours de provisions de réserves, en cas d'avarie en mer, et par prudence extrême.

— *All right,* capitaine, je vous laisse à vos occupations, et vais m'habiller pour courir en ville... Ah, je suis contente de quitter Marseille!... Peut-on vous embrasser, capitaine?

— Je vous le permets exceptionnellement!...

Insouciants et rieurs, les deux amants s'étreignirent et scellèrent leurs lèvres.

Le choriste avait tout entendu, et tout vu.

La conversaion des deux yachtmen l'édifiait absolument. Le départ du côtre aurait lieu demain matin à l'aube. Il fallait donc absolument que le coup de Léonardo et de Pierre fût exécuté cette nuit même!

Cette certitude emplissait à la fois le choriste d'appréhension et de joie. Il éprouva, un moment, la tentation d'aller avertir immédiatement Pierre Ellebelle du résultat certain de son espionnage.

Mais, par acquit de conscience, il demeura sur le quai, vautré au soleil, jusqu'à plus de midi. Il n'était pas le seul, du reste. Un grand nombre de pauvres hères étaient venus s'étendre sur le môle, et se ré-

chauffer. Leur présence rassurait tout à fait Lucien Pitard. Il n'y avait plus aucune raison pour que les yachtmen le remarquassent spécialement, et, du reste, il en savait assez maintenant pour qu'il négligeât un peu sa surveillance.

Il eut néanmoins tout loisir de remarquer que M. de Sarlys s'occupait de vérifier le gréement de son yacht, allait et venait du pont aux cabines et à la machinerie, s'affairait. Quant à sa jolie compagne, elle revint vers midi de ses emplettes en ville, en compagnie de deux porteurs chargés de victuailles de toutes sortes.

Lorsque les porteurs eurent déchargé leurs boîtes de conserves et autres aliments sur le yacht, qu'ils furent partis, et que M. de Sarlys et sa maîtresse eurent disparu à l'intérieur du cotre pour déjeuner et ranger leurs provisions, Lucien Pitard, dont l'estomac criait famine, jugea que sa présence était absolument inutile actuellement sur le Vieux Port, et qu'il était bien plus intelligent d'aller prévenir des certitudes qu'il avait acquises, l'ex-capitaine au long cours et Pierre.

Il se dirigea donc, tout en flânant, et d'un pas nonchalant vers le petit restaurant peinturluré en ocre de la ruelle qui était le quartier général des complices, y atteignit bientôt, ouvrit la porte, aperçut d'un coup d'œil les deux hommes qu'il cherchait, et qui commençaient à déjeuner, franchit le seuil, referma la porte, s'avança dans l'allée centrale où la servante anguleuse jonglait avec des piles de plats en équilibre, et gagna la table du fond de la salle où déjeunaient Léonardo et Pierre.

— Tiens, dit l'Italien. Déjà vous? Je ne vous attendais que vers 15 heures!

— Pas la peine. Je vais vous expliquer.

— Tout bas, hein!... Et même tout à l'heure. Ça vaut mieux!... Un seul mot : du nouveau?

— Oui, et du *sûr*. Le départ est pour demain matin à l'aube.

Les trois hommes échangèrent un regard complice.

— Déjeune, dit simplement Pierre Ellebelle. Tu nous conteras la chose au café... Il y a trop de monde en ce moment... Et puisque tu es sûr!

Absolument sûr.

— Gy... Ça va! Alors commande... A la santé de la patronne, et à la nôtre, les aminches!...

Ils choquèrent leurs verres, presque avec allégresse. Les uns et les autres, oubliant les risques de l'aventure sanglante, ne voyaient que les profits immédiats qu'ils allaient en retirer. Et pour chacun d'eux, dans sa sphère, c'était une chose inespérée!

...Tandis que le choriste gagnait la ruelle tortueuse du petit restaurant, il ne remarqua pas qu'une femme d'une quarantaine d'années le suivait à quelque distance. Lorsqu'il ouvrit la porte du café, il ne prêta pas attention à une fille qui racolait, non loin de là, sous un auvent.

Mais la femme d'une quarantaine d'années, à allure de proxénète, rejoignit bientôt la fille qui racolait dans la ruelle.

Elles eurent, toutes deux, un bref dialogue :

— Tous les trois sont à l'intérieur, hein?

— Tous les trois.

— Bon. Tu continues ta surveillance. Moi, je préviens le chef!... Durant qu'ils déjeunent, on va s'embarquer tranquillement sur le bateau.

— Tout va comme sur des roulettes!... T'en fais pas, Corvetto. Embarquez!... Moi, je ne les perdrai pas de vue... A cette nuit!...

Les deux femmes se séparèrent. La plus jeune continua sa ronde en quête de clients. La femme d'une quarantaine d'années redescendit vers le port, et se perdit dans la foule...

Certes le pitoyable Lucien Pitard, et ses deux cyniques compagnons, eussent mangé et trinqué moins allègrement s'ils avaient pu concevoir que deux inspecteurs de police, déguisés en femme, les traquaient déjà.

CHAPITRE IX

Comme tous les jours, un peu après quatorze heures, la salle du petit restaurant se vida, comme par enchantement, de tous ses clients. Les uns et les autres étaient des travailleurs qui leur repas expédié, s'empressaient de retourner à leurs occupations.

Lorsque les trois hommes furent seuls, et tandis que la patronne, aidée de la fille de salle, faisait la vaisselle dans la cuisine et était bien trop affairée pour s'occuper d'eux et de leurs propos, Lucien Pitard mit au courant l'ex-commandant au long cours et le jeune Parisien, de la conversation qu'il avait entendue sur le yacht entre les deux yachtmen.

— Je n'avais plus rien à faire sur le quai qu'à risquer de me faire remarquer... Ce que j'ai entendu et vu est décisif. C'est pourquoi je suis venu vous prévenir sans autre délai, dit le choriste, non sans une pointe d'orgueil pour le rôle éminent qu'il jouait dans ce scénario tragique

— Vous avez bien fait, acquiesça Léonardo di Saro. Quelque chose me disait que le coup à faire serait pour cette nuit. Maintenant, il n'y a plus une hésitation à avoir. Vous êtes prêt à tout, Pierre?

L'adolescent dévoyé haussa les épaules.

— Combien de fois faut-il vous répéter la même chose!... Puisque je vous l'ai déjà dit... Je n'ai qu'une parole. Dommage, du reste, qu'on soit contraint de brusquer les choses!

— Pourquoi?

— Parce que, ce matin, tandis que je flânais sur la Canebière, j'ai rencontré par hasard Monsieur Jules, ma bonne poire du poker, vous savez?

— Je sais.

— Et, figurez-vous qu'il m'a proposé de refaire un poker après dîner ce soir. La manie de cartonner le reprend, cet homme. Avec un pareil client,

mes cent francs par jour sont assurés!... Et je n'aurais plus besoin de chercher autre chose!...

Léonardo di Saro avait froncé les sourcils.

— J'espère bien que vous avez refusé cette partie, Pierre? demanda-t-il.

— Pas du tout, j'ai accepté au contraire. De neuf heures à minuit, j'ai tout le temps de prendre à Jules au moins cent francs. Il ne faut rien négliger!...

Contrarié dans ses projets, l'Italien dit avec humeur :

— Vous devriez vous défier de ce M. Jules. Il ne me dit rien qui vaille!...

Pierre Ellebelle éclata de rire :

— Ah non, mon vieux, ne me racontez pas de boniments parce que cela vous ennuie que je fasse un dernier poker avant notre petite expédition!... Pauvre Jules!... La candeur, la stupidité mêmes!...

L'ex-officier au long cours répliqua :

— Inutile de nous chamailler, puisque vous êtes décidé à jouer. Mais, au moins, faut-il arrêter les derniers détails de notre expédition! Où nous retrouverons-nous?... Je vous préviens que je ne vais pas vous chercher au café habituel de M. Jules. Inutile qu'on nous voie ensemble, n'est-ce pas?

— D'accord... Mais ne vous en faites donc pas, Léonardo, vous ne mourrez pas vieux!

— Encore faut-il ne rien laisser au hasard! Je résume : le rôle de Pitard ne varie pas beaucoup. Il n'a qu'à manger ici un morceau de bonne heure, et à reprendre son poste de guetteur à vingt heures, jusqu'au moment où nous arriverons là-bas.

— A quelle heure? interrogea le choriste.

— Mettons deux heures moins le quart, précisa Léonardo di Saro. Ça va, Pierre?

— Ça va!...

— Et si, d'ici là, j'apercevais quelque chose d'insolite, où pourrai-je vous prévenir l'un et l'autre?

— Ici, dit Léonardo. Nous y dînerons.

— Oui, mais après vingt-deux heures?... Vous savez bien que la patronne ferme son café toujours vers cette heure-là!...

— Je peux lui demander, exceptionnellement de rester ouverte jusqu'à près de deux heures du matin, proposa Ellebelle.

— Ne faites pas cela, intima Léonardo. Elle se demanderait pourquoi?... Non, non, pas d'intrusion de femme dans nos projets!

— Alors, vous voyez bien que j'ai parfaitement eu raison d'accepter le poker de M. Jules. Comme ça, et jusqu'à une heure du matin, Pitard sait où me trouver et me prévenir, s'il y avait quelque chose de louche à signaler.

— Soit, concéda Léonardo. Quant à moi, je demeurerai dans ma chambre dont Pitard sait l'adresse, jusqu'après minuit. Si à minuit et demie, il n'est pas venu; c'est qu'il n'y a aucun danger.

— Entendu, dit le choriste.

— Je partirai alors, ayant sur moi les lampes électriques, les sachets de poivre, le chalumeau, mon revolver et mon couteau. Au moins n'oubliez pas votre couteau et votre browning, Pierre!

— Soyez tranquille. Je les aurai sur moi en venant dîner avec vous ici ce soir. Je serai paré!... Lorsque je quitterai le poker et cet excellent Monsieur Jules, où vous retrouverai-je à une heure du matin, Léonardo?

— Derrière les docks... C'est le coin le plus sombre et le plus retiré... Près des bassins de radoub, là où il y a un vieux cargo à moitié immergé. Vous voyez cela?

— Très bien. J'y serai à une heure du matin. Et alors?...

— Et alors, tandis que Pitard fait plus que jamais le guet, et nous prévient de la moindre chose suspecte en imitant le croassement des crapauds, nous longeons tous deux le quai, descendons les escaliers à hauteur du yacht, et sautons sur le pont du bateau. Nous devons avoir tous deux des souliers sans talons, Pierre, ne l'oubliez pas!

— J'ai des souliers de toile avec semelles caoutchouc. Je les mettrai pour venir dîner. Ainsi vous serez rassuré!

— Le reste, vous savez comme moi ce que nous faisons. Je me charge de l'homme; vous de la femme.

— D'accord.

— Le coup réussi, l'un de nous reparaît sur le pont, remet à Pitard les mille francs promis, j'appareille, et, en route!...

— Eh bien, puisque nous sommes d'accord sur tout, dit Pierre Ellebelle, inutile de demeurer ici toute la journée dans ce café. La patronne va avoir fini sa vaisselle et son turbin; elle va venir m'embêter pour que je l'embrasse... Très peu pour moi!... Et puis, à la longue de nous voir tous les trois toujours en mystérieux conciliabules, ça peut l'intriguer cette femme...

— Vous avez raison, dit l'Italien.

— Moi, je vais dormir dans ma chambre jusqu'à dix-neuf heures. Je dîne ici avec vous, Léonardo. Je vais faire mon poker... Le reste, comme convenu.

— Je vais aussi aller dormir jusqu'au dîner, acquiesça l'ex-capitaine au long cours. Il faut avoir les nerfs en repos, l'esprit lucide, et de la vigueur.

— Quant à moi, ajouta le choriste, j'irai me promener un peu sur le port, mais loin du yacht *Diana*, et je flânerai dans Marseille jusqu'au dîner. A propos, Pierre, je n'ai pas d'argent pour payer mon dîner.

— Tu le feras inscrire sur mon addition, ici, rit cyniquement Pierre Ellebelle. Ce soir, je dirai à la patronne que je paierai demain ce que je lui dois... C'est un petit souvenir que je lui laisserai de moi, cette petite ardoise!... Ça vaut bien ça, pour les caresses que je lui ai données!... Seulement, mon vieux Pitard, un conseil : change de crémière après notre départ à Léonardo et à moi!... Ce sera prudent!... Ici, tu risquerais de te faire agonir.

CHAPITRE X

De la fenêtre de la mansarde au sixième étage qu'il occupait dans une maison dégravoyée d'un des

plus pauvres quartiers de Marseille, Léonardo di Saro considérait la ville, la mer et le ciel.

Après une journée de clarté splendide, le ciel s'était brusquement couvert de gros nuages vers dix heures du soir. Une vapeur montait de la mer, une buée légère comme laiteuse, semblait envelopper les quartiers de Marseille qui se perpétuait comme une vallée sans fin de constructions entassées, dont les lignes mollissaient et tremblaient. Des vitrages sur des toits jetaient des lueurs. Des coups de lumière trouaient de longues rues qui s'enfonçaient droites. Mais il n'y avait au ciel nulle étoile, et la lune demeurait invisible et tapie derrière un rideau de nuages.

Avec l'expérence et l'instinct des gens de mer, l'ex-commandant au long cours ne pouvait se tromper sur tous ces signes précurseurs d'un changement de temps.

— Il doit faire brouillard en mer, murmura-t-il. Et il pourrait bien pleuvoir demain!... Sûrement pas ce soir en tout cas. Et puis, le mistral peut se lever et chasser tous ces signes précurseurs d'orage!... En tout cas, la nuit est d'un noir d'encre total. Sur le quai, on ne doit pas voir à cinq pas devant soi!... Rien n'est plus favorable à notre réussite. Et cela n'a pas d'importance que le propriétaire du *Diana* renonce à partir à l'aube si, d'ici là, Pierre et moi, nous avons réussi notre coup!... Notre coup fait, je garantis bien que j'appareillerai, et que quelque temps qu'il fasse, je quitterai Marseille!...

Il considéra l'heure à une vieille montre de nickel qu'il avait dans une poche de son gilet.

— Près de minuit et demie! Pitard n'est pas venu. Tout va bien!... La nuit est noire. C'est le moment de partir...

Il revêtit son long manteau de caoutchouc noir, dissimula dans les poches le chalumeau, les sachets de poivre, des cordages, tâta dans ses poches de pantalon son browning et son couteau à cran d'arrêt, éteignit la lumière, et dans la pénom-

bre sinistre d'un escalier branlant descendit les six étages pour gagner la rue.

Une fois dehors, il s'orienta une seconde, tourna à droite, puis à gauche, puis encore à droite, s'arrêta sous des porches, épia si, par hasard, il n'était pas suivi.

Absolument rien de suspect ne se révélait!...

Alors, par des ruelles lugubres, il gagna le Vieux Port. De loin, son œil aigu de marin distingua le yacht *Diana* toujours ancré à sa place coutumière, et son cœur battit plus fort. Allons, le sort en était jeté!... Que la madone le protège!... Avec un peu de chance au secours de son audace, il pourrait se refaire une vie, revoir sa femme et ses enfants, n'être plus une bête traquée et misérable!...

Il serra les dents et banda ses muscles; et, tout en jetant de soupçonneux regards à droite, à gauche, devant et derrière lui, il se dirigea lentement du côté des docks. A dessein, il passa sur le port à quelque distance du café où Pierre Ellebelle devait être encore. Mais son œil perçant lui permit de reconnaître les banquettes de velours rouge, les chaises cannées, la caisse de la patronne, et la table au fond de la salle réservée à Monsieur Jules.

Et Léonardo aperçut Monsieur Jules, assis sur la banquette, Pierre à côté de lui, tandis que deux autres joueurs inconnus se distinguaient de dos, un Monsieur Jules toujours paterne, bon enfant, incolore, souriant niaisement, insignifiant, et vraiment peu inquiétant!... Allons, rien à redouter d'un homme pareil!...

M. Jules était en train de compter les jetons avec les autres joueurs, tirait son portefeuille, en extrayait des billets de banque.

Léonardo comprit que la partie venait de finir, qu'on réglait les comptes, que Pierre avait encore gagné, naturellement, qu'il s'apprêtait à partir et à venir le rejoindre, fidèle au rendez-vous.

— Moi aussi, je gagnerai tout à l'heure la partie, songea-t-il, les dents coincées. Je le veux!...

Alors, sans tourner la tête, il hâta le pas en direc-

tion des docks, et se perdit dans les ténèbres des chantiers.

... .

Ayant constaté que les aiguilles de la pendule du café marquaient une heure du matin, Pierre Ellebelle, qui venait de gagner cent cinquante francs à l'infortuné M. Jules, se leva de la banquette de velours rouge et prit congé de son malheureux adversaire.

Celui-ci grommela :

— Comme vous êtes pressé ce soir, Monsieur Pierre, on aurait pu continuer à jouer jusqu'à deux heures du matin! Et j'aurais pu me refaire...

Pierre Ellebelle qui était toute confiance et d'excellente humeur, répondit :

— Je vous avais tous prévenus que j'étais forcé d'arrêter la partie à une heure du matin. J'ai rendez-vous.

— Avec une femme, naturellement, murmura M. Jules. Ah ces jeunes gens!... Enfin, alors, à demain, à dix-sept heures, ici, pour ma revanche?

— A demain sans faute, Monsieur Jules, excusez-moi, et bonne nuit!...

— Je t'accompagne Pierre? demanda le camarade habituel de poker d'Ellebelle à son ami.

— Non, non, impossible, François C'est une poule qui m'attend, et je suis en retard!...

Il serra rapidement des mains, sortit du café, tourna à droite sur le port, épia quelques secondes au coin d'une ruelle, fit un rapide crochet sur la gauche en direction des docks, tourna la tête à deux ou trois reprises, tendit l'oreille pour se rendre compte si nul ne le suivait, passa non loin du yacht *Diana,* au bord duquel seul le feu de position de la coupée arrière scintillait, et qui semblait paisiblement endormi, aperçut que la passerelle qui donnait accès du quai au pont arrière du yacht, n'avait même pas été enlevée. Alors, Pierre gouailla :

— La confiance règne vraiment!... Nous n'avons qu'à suivre la passerelle, sans avoir même besoin de

sauter!... Ça devient du travail trop facile!... C'est presque humiliant!...

Et, allègre, il se perdit à son tour dans les ténèbres des chantiers, pour aller rejoindre Léonardo di Saro.

... .

De son côté, le choriste Lucien Pitard était aux aguets depuis vingt heures aux abords les plus proches possibles du yacht.

De nature timorée, le pauvre hère épiait avec d'autant plus de ferveur qu'il était rien moins que rassuré, et qu'il était enclin à considérer un ennemi éventuel dans n'importe quel inoffensif passant.

Naturellement, il s'était promis de se précipiter au café où jouait Pierre Ellebelle, s'il apercevait la moindre chose suspecte. Mais, malgré sa défiance exaspérée par la crainte, Pitard n'avait pu absolument rien constater d'inquiétant.

Sur le coup de vingt et une heures, le propriétaire du *Diana*, M. de Sarlys, avait paru sur le pont de son yacht, avait manœuvré un instant le gouvernail, inspecté les voiles et les amarres, rentré à l'intérieur du cotre, dont il avait fait ronfler le moteur, deux rocking-chairs placés sur le pont, et dont sa maîtresse, dont le choriste n'entendit que la voix et ne vit que les mains et les bras, s'empara.

— Alors, on part toujours à l'aube? cria la voix de la compagne de M de Sarlys. Le temps change!... Il va pleuvoir!...

— Ça ne fait rien!... Il y aura peut-être un grain!... Mais je ne crois pas à une tempête en mer. Nous partirons à l'aube.

— Alors, viens vite te coucher.

— Je viens. Le temps d'éteindre les feux avant, et je te rejoins!...

Cinq minutes plus tard, en effet, le yachtman rejoignait son amie à l'intérieur du cotre, dont Lucien Pitard voyait fort distinctement les deux cabines illuminées.

A vingt-deux heures, la lumière électrique s'éteignait subitement dans les deux cabines. M. de Sar-

lys et son amie étaient évidemment couchés, et allaient s'endormir.

Et de vingt-deux heures à une heure du matin, le choriste ne remarqua rien d'autre que quelques passants sur le quai, quelques promeneurs se hâtant de regagner leur logis par crainte de la pluie et du mistral, trois ou quatre couples d'amoureux, et cinq ou six sans-logis plus ou moins loqueteux qui s'enfonçaient dans la nuit noire, en direction des docks, où ils allaient chercher un refuge pour dormir.

Lucien Pitard s'était donc peu à peu rassuré. Pourtant, le cœur lui battit fort lorsque, du porche d'une vieille maison du port sous lequel il s'était abrité pour guetter, il vit passer Léonardo di Saro, à la carrure trapue et solide, et, un quart d'heure plus tard environ, la longue silhouette de Pierre Ellebelle. Le choriste, de son poste d'observation, distingua nettement que Pierre tournait la tête du côté où il était embusqué pour se rendre compte s'il était bien à son poste, et veillait à leur sécurité. Il eut envie de lui faire un signe d'amitié et de confiance; mais, par extrême prudence, il s'en abstint.

Alors, tandis qu'évidemment, dans l'ombre propice des magasins des docks Léonardo di Saro et Pierre se concertaient, prenaient leurs dernières dispositions, le choriste redoubla d'attention et de zèle.

A bord du yacht, tout dormait paisiblement. Sur le « Vieux-Port », une à une les lumières des fenêtres des maisons s'étaient éteintes, et les devantures des cafés s'étaient closes. Les amoureux et les promeneurs attardés avaient disparu... Il n'y avait plus rien que la nuit noire et sans lune, un brouillard qui montait de la mer et devenait, à mesure, de plus en plus opaque, et un vague mistral qui commençait à souffler...

Comme deux heures du matin venaient de sonner au cadran lointain d'un monument anonyme, Lucien Pitard devina plutôt qu'il n'entrevit deux formes noires, l'une plus grande, l'autre plus petite, qui se glissaient en direction du yacht *Diana*. Ce ne pou-

vait être que Léonardo et Pierre!... Mais l'opacité du brouillard qui augmentait de minute en minute empêchait le choriste d'en être absolument certain.

Alors, consciencieux avant tout, Lucien Pitard quitta l'abri du porche de la vieille maison, et, précautionneusement, sans bruit, se dirigea vers le môle et le feu arrière du yacht *Diana* qui lui servait de point de repère à travers la brume. Il atteignit les escaliers de pierre du quai, comme Léonardo et Pierre qu'il reconnaissait maintenant sans conteste, atteignaient eux, la passerelle qui reliait le quai au pont arrière du *Diana,* s'engageaient dessus, se glissaient sans bruit sur le pont du yacht, rampaient vers l'escalier conduisant aux cabines du navire, le descendaient précautionneusement marche par marche, et disparaissaient à l'intérieur du cotre.

— Tout va bien; pensa le choriste.

Et, de fait, les divers actes et geste effectués par les deux agresseurs du yacht s'étaient accomplis dans un tel silence, avec une telle sûreté, qu'il était impossible que, qui que ce fût, ait pu entendre le moindre bruit.

Lucien Pitard eut un soupir de satisfaction, et, déjà l'image agréable d'un billet de banque grand format flottait devant son regard, quand il éprouva, dans le même temps, deux surprises inattendues et désagréables :

D'abord un, puis plusieurs coups de revolver venaient d'éclater à l'intérieur du yacht *Diana;* ensuite, Lucien Pitard venait de voir surgir à ses côtés, sorti l'on ne sait d'où, un petit homme un peu voûté, à l'allure placide et débonnaire, qui venait d'appuyer contre son flanc un browning, tandis que d'une voix nette et coupante il lui intimait :

— Haut les mains!... ou je te descends!...

Stupide, dompté, tremblant de tous ses membres, Lucien Pitard obéit immédiatement, et leva en l'air des mains crispées et désespérées, tandis qu'il entendait encore des coups de revolver sur le yacht, des clameurs, des plaintes. Mais la surprise avait été

trop inattendue et intense pour sa nature émotive. Il eut juste le temps de penser :

— Mais l'homme qui me tient sous la menace de son browning, c'est M. Jules, l'inoffensif M. Jules!...

Et il s'écroula sur le quai, évanoui.

CHAPITRE XI

Monsieur Jules (autrement dit l'inspecteur principal Sabiani) avait ourdi de main de maître le traquenard policier dans lequel les trop présomptueux Léonardo di Saro, Pierre Ellebelle et Lucien Pitard venaient de tomber et de se faire prendre comme des enfants.

Depuis le jour de la Toussaint, alors qu'il pleuvait et ventait si fort sur le *Vieux-Port*, et qu'abrité sous son énorme parapluie, il avait suivi Léonardo di Saro et Pierre Ellebelle, et entendu la plus grande partie de leur conversation et de leurs sanglants projets d'agression du yacht, et d'assassinat de ses propriétaires, Sabiani n'avait rien laissé au hasard, tout combiné, tout concerté, admirablement avec ses inspecteurs.

Alors que l'Italien déserteur et le Français dévoyé croyaient leurs desseins ignorés, ils étaient connus de la police de Marseille, et même des occupants du yacht que l'inspecteur principal Sabiani avait réussi à avertir sans éveiller les soupçons des bandits.

Depuis, la comédie avait été admirablement jouée par M. de Sarlys et sa jolie et courageuse maîtresse Diane Avril. Tous les propos qu'ils avaient tenus, l'avaient été à dessein, et pour l'usage du pitoyable Lucien Pitard qui les rapportait fidèlement et intégralement à ses deux complices.

D'autre part, Léonardo et Pierre Ellebelle n'avaient cessé d'être filés par des inspecteurs maquillés sous divers déguisements, même féminins, et aucun de leurs faits et gestes n'avait passé inaperçu, aussi bien que ceux du choriste.

L'inspecteur principal Sabiani, par suite de l'im-

prudence de Léonardo di Saro, avait réussi l'opération la plus difficile : celle de faire monter et cacher dans le yacht *Diana* les trois inspecteurs, sans que Lucien Pitard, relevé de sa surveillance durant quelques heures, s'aperçût de la venue insolite de trois hommes à bord du cotre.

Après quoi, tout avait été aisé!...

Un moment, l'inspecteur Sabiani avait pensé à s'installer avec deux de ses hommes à l'intérieur du *Diana* et d'y recevoir les deux assaillants. Mais, ayant jaugé l'insouciance de Pierre Ellebelle, il avait pensé qu'en jouant la comédie d'une partie de poker, il s'assurerait, *in extremis*, que l'homme ne se doutait de rien, était à cent lieues de soupçonner cet « imbécile de M. Jules », et que, la partie de poker terminée, il tomberait d'autant plus aisément dans le traquenard conçu.

Toutes prévisions et déductions qui s'étaient intégralement confirmées!...

A une heure du matin, sitôt le départ de Pierre Ellebelle du petit café somnolent, M. Jules était demeuré assis sur la banquette de velours rouge, avait commandé un verre de vin blanc, et s'était plongé dans l'examen d'un magazine.

Quelques clients attardés venaient prendre, de temps à autre, un verre au comptoir. Et M. Jules ne levait même pas la tête, ne s'occupait de qui que ce soit, ni de quoi que ce soit.

Lorsqu'il fut deux heures moins le quart, il régla sa consommation, se leva tranquillement de sa place accoutumée, se dirigea placidement vers la caisse en allumant une cigarette, serra la main du patron, sortit du café, et se perdit dans l'opacité du brouillard qui s'était abattu sur les quais du *Vieux-Port*. Cinq minutes plus tard, M. Jules était tapi près des escaliers proches de la passerelle du *Diana*. Il y arriva juste à temps pour voir Léonardo di Saro et Pierre Ellebelle s'engager sur la passerelle, puis se glisser, à pas de loup, sur le pont du yacht.

Tranquille sur le sort qui attendait les deux bandits à l'intérieur du *Diana*, M. Jules n'eut alors qu'à

guetter la venue de Lucien Pitard, lequel, selon ses déductions, ne pouvait manquer d'arriver incessamment près de la passerelle et du navire.

L'infortuné choriste ne manqua pas, en effet, de venir là où l'attendait le subtil policier qui n'eut plus qu'à lui mettre son browning sur la poitrine, le faire s'évanouir, et lui passer les menottes.

. . . . . .

Mais, à l'intérieur du yacht, les choses s'étaient moins aisément passées, et la bataille avait été sanglante et tragique...

Sans encombre, sans méfiance, Léonardo di Saro et Pierre Ellebelle avaient descendu les marches de l'escalier conduisant aux cabines.

L'Italien précédait le Français. Les deux hommes s'éclairaient de la main gauche à l'aide d'une lampe électrique. Dans la main droite Léonardo di Saro tenait son couteau à cran d'arrêt, et Pierre Ellebelle un sachet de poivre qu'il devait jeter aux yeux de M. de Sarlys pour l'aveugler.

L'un et l'autre négligèrent la cabine n° 2, avancèrent sur la cabine n° 1...

Doucement, Pierre Ellebelle tourna la poignée.

Fermée au verrou; murmura-t-il.

— Enfonçons la porte, vite! ordinna Léonardo.

Et il se rua...

A ce moment, la lumière se fit subitement à l'intérieur du yacht, la porte de la cabine n° 2 s'ouvrit en fracas. Deux hommes, revolver au poing, bondirent, braquèrent leurs armes sur les deux assaillants, commandèrent : « *Haut les mains!* »

De stupeur, Pierre Ellebelle en laissa choir à terre son sachet de poivre. Dans l'un des deux hommes, il venait de reconnaître M. de Sarlys, le propriétaire du *Diana*.

— Nous sommes fichus! cria-t-il.

Mais, agile et preste, il essaya de fuir. Il sortit son revolver, et, sans hésiter, tira dans la direction des deux hommes.

La balle effleura M. de Sarlys qui eut un recul, et livra une partie du passage dans lequel Pierre Elle-

belle se jeta, dans l'espoir de gagner l'escalier, et de remonter sur le pont.

Le jeune homme réussit à gravir quelques marches. Mais, des coups de revolver furent tirés alors sur lui, et une balle l'atteignit au bras gauche.

Pierre Ellebelle, à son tour, tira deux coups de revolver au hasard, surmonta la douleur que lui causait sa blessure, escalada l'escalier, atteignit la dernière marche et allait bondir sur le pont, l'orsqu'il se sentit ceinturé par deux bras puissants, immobilisé, jeté à terre, tandis qu'on lui passait les menottes, et qu'une voix gouailleuse lui disait :

— Ah non, mon petit, ça va! C'est une revanche du poker! Faut pas toujours que ce soit les mêmes qui gagnent!... Moi aussi, je sais maquiller les brêmes!...

— Monsieur Jules! murmura avec stupeur Pierre Ellebelle.

Et soudain furieux, il hurla :

— V....., tu m'as eu!...

— Allez, ouste, enlevez-le! ordonna l'inspecteur principal Sabiani à des inspecteurs. Moi, je vais voir ce qui s'est passé en bas, et ce qu'est devenu l'Italien.

Tandis que les policiers entraînaient Pierre Ellebelle sanglant et accablé, M. Jules descendait l'escalier et pénétrait à l'intérieur du yacht, où l'on n'entendait plus crépiter la fusillade, mais d'où sourdaient des plaintes.

Devant la porte grande ouverte de la cabine n° 1, deux corps étaient étendus presque côte à côte : le corps de l'inspecteur de police Corvetto, atteint d'une balle à la tête, et sur lequel était penchée la jolie Diane Avril, tout affairée à panser la blessure, et le corps de Léonardo di Saro qui ne donnait plus signe de vie.

— Mort?... interrogea laconiquement M. Jules.

— Oui, chef; répondit l'inspecteur Fucci. Nous avons été forcés de l'abattre. Il a blessé grièvement Corvetto, et il a tiré toutes les balles de son browning. Quel énergumène!... En tout cas, on peut dire qu'il est mort courageusement!...

— La surprise pourtant avait été complète ? demanda l'inspecteur principal.

— Complète, chef. Mais le temps que nous ouvrions, Corvetto et moi, la porte de la cabine n° 1, fermée au verrou, et tandis que M. de Sarlys et Giopatto s'occupaient de l'autre qui avait réussi à gagner l'escalier, que déjà l'Italien avait sorti son browning et tiré sur nous. Tout se suite, Corvetto est tombé. Et heureusement que M. de Sarlys a atteint Léonardo di Saro d'une balle dans la poitrine qui l'a fait crouler à genoux!... Une seconde balle tirée par moi, et qui l'a atteint au cœur, l'a couché définitivement.

— C'est à moi de vous remercier maintenant, monsieur de Sarlys. Votre aide, en effet, n'était pas inutile.

— Oui, ça été assez chaud; dit en souriant le *yachtman*. Et les deux autres?

— Arrêtés tous les deux. Plus rien à craindre!.. Il nous reste à faire transporter Corvetto à l'hôpital, le corps de l'Italien au dépôt mortuaire, à conduire nos deux prisonniers à la Sûreté, et à vous laisser Madame et vous, vous remettre de vos émotions. Vous ne partez plus ce matin à l'aube, je pense, monsieur de Sarlys, et j'aurai certainement l'occasion de vous revoir?

— Oui, je remets mon départ à trois ou quatre jours.

— C'est nécessaire; d'autant plus que le juge d'instruction commis demandera à entendre votre témoignage. Alors à demain, Monsieur. Merci pour votre heureux coup de revolver, et merci à Madame pour les soins qu'elle a prodigués à Corvetto.

— Le pauvre; il a une blessure affreuse.

— J'espère qu'on va lui arranger cela à l'hôpital. Dame, que voulez-vous, ce sont les risques du métier!...

Mais tandis que les inspecteurs emportaient leur camarade blessé, et le mort, hors du yacht tragique, M. de Sarlys tirait une liasse de vingt billets de

mille de sa poche, et la remettait à l'inspecteur principal.

— Au nom de mon amie et au mien, MONSIEUR JULES, dit-il avec émotion, disposez de cette somme pour la famille de l'inspecteur blessé, et pour la caisse de secours des inspecteurs de police. Car nous vous devons la vie, Diane et moi!

— Mais non, mais non!...

— Mais si, mais si!... Etant donnée la bravoure dont viennent de faire preuve ces deux bandits, nous étions bel et bien assassinés par eux, et jetés à la mer, si M. JULES ne s'était pas trouvé providentiellement pour nous sur leur chemin!

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La pendule à 6 francs

ROMAN POLICIER INEDIT

par PAUL MARAUDY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 22-10-36

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.30 **LE ROMAN COMPLET**

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)